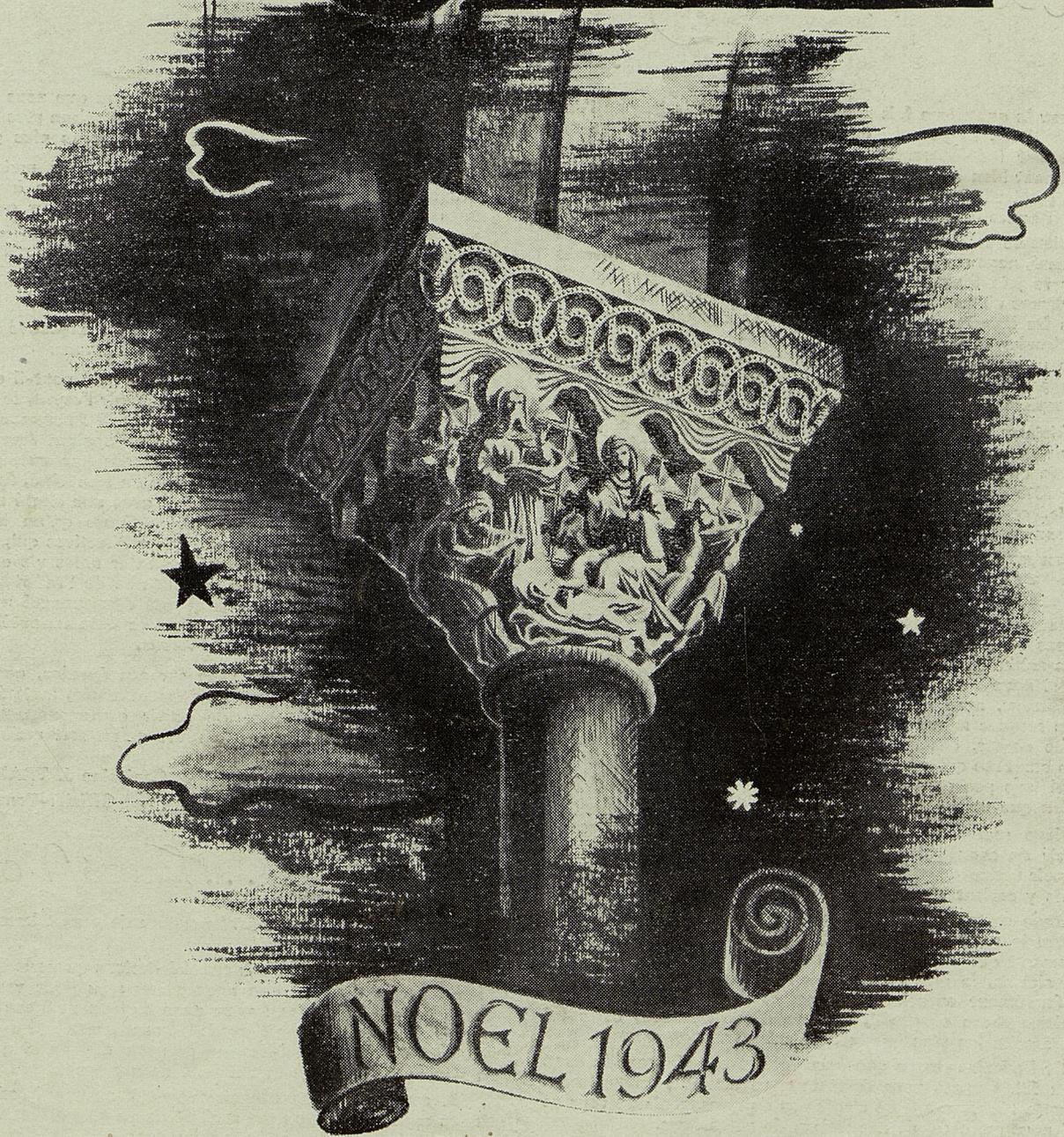




# ESPOIR



no 1071 P

Geprüft  
47  
Stalag V C



# ESPOIR

ORGANE DE LIAISON  
DES PRISONNIERS DU STALAG VC

N° 24

NOËL 1943

## Nos Officiers-Conseils Nous Adressent...

### ... Un Message

Pour la quatrième fois nous fêtons Noël et le jour de l'An en captivité, et pour la quatrième fois nous éprouvons un sentiment indéfinissable, mélange de tristesse et de joie. Sentiment bien légitime d'ailleurs, car ces fêtes qui évoquent plus particulièrement la famille et l'espoir sont parmi les plus chaudes à nos cœurs.

Tristesse évidemment, car nous revivons intensément dans le passé, nous revoyons dans le lointain ces fêtes des enfants dont la joie illumine les parents, ces fêtes de famille par excellence où tous se retrouvent pour échanger des vœux, et nous les imaginons dans le présent, telles qu'elles peuvent se dérouler dans une période de restrictions et de misères, dans une période où les plus petits, les plus innocents ne sont pas à l'abri des bombes; fêtes qui seront toujours incomplètes, car la place du prisonnier restera vide.

Tristesse si nous nous replongeons dans le passé, et pourtant nos cœurs sont en fête, nous sentons confusément de la joie en nous, car Noël fête de la Nativité et le jour de l'An fête des vœux sont les fêtes par excellence de l'espérance, ce sentiment si profondément ancré au cœur du Prisonnier.

Essayons de profiter de l'atmosphère de ces fêtes, pour examiner quelle doit être notre attitude en ce début d'année et pour tracer notre ligne de conduite.

Notre attitude doit être une position de raison, nous devons utiliser le passé pour préparer l'avenir. Un repli sur nous-même serait un abandon, la vie dans le passé est stérile si nous cherchons à en extraire les enseignements. Réfléchissons, nous trouverons dans le passé des erreurs que nous saurons mieux éviter, nous y trouverons également de belles choses, des exemples à suivre. Il est une habitude trop courante qui consiste à dénigrer tout ce qui a été fait; n'oublions pas que c'est aux siècles passés, à notre civilisation que nous devons ce qui existe actuellement.

Nous marchons vers l'avenir avec espoir, non l'espoir passif de ceux qui attendent des choses impossibles, mais l'espoir lucide de ceux qui croient à quelque chose et parce qu'ils y croient s'y donnent entièrement.

Seule cette foi dans l'avenir est créatrice, c'est elle qui anime le paysan qui sème, le missionnaire qui évangélise, le savant qui cherche; c'est elle qui est la source de l'enthousiasme, le plus beau fleuron de la jeunesse; cette foi profondément enracinée aux cœurs de ceux qui ont fait quelque chose de grand, quelque chose de beau, cette foi qui suscite les plus beaux dévouements.

Or l'avenir sera ce que nous le ferons, préparons-le donc avec foi. Comme nous devrions nous atteler passionnément à cette tâche, car il ne s'agit pas de nous, mais de tout ce qui nous est cher, de nos foyers, de notre Pays.

Comment direz-vous, isolés dans les Kommandos, accablés de travail, pouvons-nous faire quelque chose d'utile? Que d'efforts pour soustraire quelques instants à nos loisirs déjà si maigres. C'est vrai et c'est par ces efforts que votre travail commencera. C'est parce que nous avons oublié le culte de l'effort, parce que nous vivions à une époque de facilités que nous sommes descendus si bas. L'effort avant tout profit matériel porte en lui sa récompense morale.

Pour faire quelque chose d'utile, il faudra que nous reventions de captivité avec des corps sains, une raison plus équilibrée, une volonté mieux trempée, un cerveau plus garni.

Des corps sains, c'est dire que nous devons maintenir notre santé par l'hygiène et le sport. Cherchons à rester jeunes de corps comme d'esprit. Est-il admissible que les plus âgés d'entre nous puissent parfois mériter l'appellation de vieux?

Une raison plus équilibrée, ce sont nos méditations qui nous la fourniront.

Une volonté mieux trempée, c'est dans l'épreuve de la captivité et par l'effort que nous y parviendrons.

Un cerveau plus garni, que d'horizons cela peut-il ouvrir. Penchons-nous sur tout ce qui peut enrichir l'esprit, le cultiver. Ne nous dispersons pourtant pas, la soif de connaître est telle qu'aucune vie n'est susceptible de l'apaiser. Approfondissons nos connaissances professionnelles par exemple et surtout lisons et relisons les Messages du Maréchal, faisons-en notre évangile, nous y trouverons avec une clarté remarquable les solutions des grands problèmes qu'un homme moderne se pose. Nous y trouverons les directives qui, maintenant comme plus tard, doivent orienter notre vie et nous guider. Nous comprendrons mieux le rôle de l'individu dans la communauté; nous verrons qu'une communauté ne vaut que par ceux qui la composent, que la Communauté Française sera donc ce que nous la ferons.

Cette responsabilité qui pèse sur nos épaules, que nous acceptons, c'est elle qui en ce début d'année, malgré notre lassitude, nous commande de partir courageusement, les yeux loin devant nous, sur la route qu'un sort malheureux nous oblige à suivre.

Capitaine J. TRAISET  
Officier-Conseil.

### ... Leurs Vœux

Vos Officiers-Conseils sont heureux de vous adresser tous leurs vœux.

Cette formule banale nous hésiterions presque à vous l'adresser si l'accueil que nous avons reçu dans vos Kommandos, les lettres que vous nous écrivez ne nous témoignaient que vous avez compris les sentiments qui nous animaient dans l'accomplissement de notre mission et que vous ne pouvez douter de la sincérité de nos vœux.

À ceux que nous connaissons déjà comme à ceux que nous aspirons à voir, nous souhaitons du plus profond de nos cœurs que cette nouvelle année apporte la réalisation de leurs plus chers désirs. Que vos familles vers qui volent vos pensées pendant ces fêtes gardent la santé, que l'hiver et les privations ne leur soient pas trop pénibles, que vous-mêmes supportiez le fardeau si lourd de 42 mois de captivité, et que surtout la Paix règne enfin sur le Monde et vous permette de regagner vos foyers.

Lieutenant J. LAUNEY. Capitaine J. TRAISET.

# NOËL

**N**oël, une fois de plus hélas, nous surprend dans la même position du captif immobile et impatient. Fidèles à la coutume, saluons-le au passage. Que l'on nous comprenne et nous excuse cependant, si notre geste manque un brin d'allégresse, si notre sourire de bienvenue à l'Enfant-Dieu a quelque chose de figé et d'amer. L'immobilité nous pèse, l'impatience nous dévore, nous aimerions changer de position !

C'est vrai, nous n'abordons pas le temps de Noël avec la satisfaction et la joie que nous procurait jadis l'approche de la fête du foyer, nous ne le voyons même pas s'avancer avec l'insouciance heureuse que nous avons su garder aux premiers temps de l'épreuve.

Aujourd'hui, nous sommes inquiets, tourmentés, angoissés !

S'il s'agit de nos foyers, notre inquiétude n'est que trop légitime. Les difficultés qui les menacent grandissent de jour en jour. La misère, fille redoutée de la guerre, se présente déjà au seuil de quelques-uns. Nous nous imaginons sans peine l'âpreté de la lutte soutenue quotidiennement par nos épouses, nos mamans et tous nos êtres chers, pour que la vie du foyer continue, sans trop de dommage, pour que nos enfants ne pâtissent pas trop durement de l'absence du père. Nous connaissons leur vaillance et leur courage. Nous serions néanmoins bien aise d'alléger leur fardeau, de les remplacer au combat.

S'il s'agit de la France, notre angoisse n'est pas moins vive. La guerre n'épargne pas notre pays blessé ; les pertes, les sacrifices qu'il lui faut consentir amenuisent chaque jour sa vitalité. Emportés par leurs passions, leurs haines, leurs égoïsmes, leur orgueil, les Français se déchirent et se divisent, compromettant ainsi le relèvement amorcé.

Telles sont les raisons de nos tourments à la veille de Noël. Nous ne pouvons les éviter. Nous serions méprisables si nous nous laissions abattre par cette recrudescence d'une adversité persistante.

Cette année encore, Noël n'apportera pas à nos cœurs toute la joie et l'allégresse que nous étions peut-être en droit d'espérer, il n'en demeure pas moins une grande fête. Il est probable que nous en pénétrons mieux que par le passé, le sens profond, que nos esprits angoissés se feront plus accueillant à son message d'espérance et de paix.

« La Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté », voilà le message de Noël. Croyants ou non, la parole divine tombant dans le chaos actuel, nous apparaît claire, forte et vraie. Elle prend tout son sens. Elle nous interdit le désespoir. Elle suscite et réclame notre effort.

Est « homme de bonne volonté » celui qui se soumet au réel, qui cherche d'abord à être lui-même entièrement, qui ambitionne de se montrer meilleur dans les situations où le destin le place. Celui qui a, de son métier et de ses devoirs d'homme, une haute idée et s'applique constamment à rejoindre son idéal. Celui, enfin, qui selon le mot de Rops sait : « Être présent à soi, être présent au monde, au monde comme à soi-même, à soi-même comme au monde. »

Il n'est pas de précepte plus fécond, pour que naisse de nos ruines un monde meilleur.

Méritons, gagnons par nos efforts l'accès à la phalange des « hommes de bonne volonté ». Soyons digne de ce titre et espérons !

Alors, la paix nous sera rendue sans tarder dans nos cœurs, bientôt dans nos foyers, et, si nous sommes nombreux de cette trempe, nous l'obtiendrons féconde pour notre France.

« ESPOIR »



# LE PROBLEME SOCIAL DANS LA FRANCE D'HIER ET DE DEMAIN

L' étroite dépendance des questions sociales, économiques et politiques n'est plus à démontrer. Ces trois sciences ont un objet commun: l'homme. Elles se proposent de favoriser l'accomplissement de la personne en donnant à l'homme les moyens d'exister sur la terre, de se réaliser spirituellement.

L'erreur fondamentale du libéralisme réside dans la négation de cette vérité. Sans doute a-t-il permis le développement et le progrès industriel, il n'en reste pas moins qu'il procède d'une négation de l'homme, qu'il est hérésie, au sens propre du terme.

L'erreur de l'Etat capitaliste et libéral reste d'avoir arraché l'homme des contingences précises de la famille, sol et métier, pour l'abandonner ensuite à une solitude misérable et démoralisante. Plus tard de ne pas avoir su trouver la formule de ses relations avec le pouvoir professionnel reconstitué.

Ces erreurs donnent la cause profonde des luttes sociales néfastes qui illustrent, depuis cent cinquante ans, l'histoire de notre pays. La politique, issue des doctrines libérales et capitalistes, a contribué à faire naître, à développer et à renforcer la conscience de classe, d'où découle logiquement la lutte des classes.

Nous avons aujourd'hui à faire disparaître les causes de cette lutte, à effacer de l'esprit des ouvriers le sentiment, trop justifié jusqu'ici, d'appartenir à une classe inférieure.

Aussi longtemps que nous n'y serons point parvenu, la question sociale demeurera irrésolue. Ne nous le dissimulons pas, cette entreprise exigera du temps, et, de la part de chacun, un grand effort de compréhension.

\*

Nous avons connu, en 1936, la forme la plus aiguë des luttes sociales. Il en est résulté de sensibles et justes améliorations de la condition des ouvriers, par la création d'institutions attendues depuis longtemps. Mais à quel prix ?

Les conquêtes ouvrières de 1936, puisque c'est bien de conquêtes qu'il s'agit, se sont opérées dans un climat d'hostilité et d'incompréhension jamais atteint encore. Sous l'arbitrage d'un Gouvernement partisan dont chacune des interventions soulignait l'impuissance, l'égoïsme et l'orgueil d'une majorité du Patronat s'opposaient aux haines et aux violences ouvrières. A chaque coup que se portaient les adversaires, c'était la France qui perdait.

Cette politique bâtarde, à la fois audacieuse et timorée, ambitieuse et mesquine, révolutionnaire et conservatrice, est connue désormais sous le vocable déplaisant d'« expérience ». Les citoyens ne sont pas aux dirigeants de l'Etat, ce que sont les cobayes aux savants: de simples sujets d'expérience dont la souffrance est sans valeur. L'Etat gouverne et n'expérimente pas !

Quoiqu'il en soit, cette « expérience » a sonné le glas du système capitaliste et libéral. Elle a fait éclater à nos yeux l'erreur et les contradictions de ses doctrines. Elle a eu bien d'autres mérites encore; celui, par exemple, d'étaler sous nos yeux la misère de la condition prolétarienne, offrant ainsi à nos regards la plaie accrochée aux flancs de notre société moderne. Plaie que l'Etat bourgeois, impuissant à guérir sans se renier ni se détruire, a toujours traité par de fallacieux remèdes.

Cette « expérience » et les luttes qui l'ont marquée, ont amené les patrons et les ouvriers, en raison même de la violence qui les opposait, à discerner plus distinctement: l'existence d'une communauté de leurs intérêts, leurs devoirs et responsabilités à l'égard du pays, les avantages d'une procédure de conciliation et d'arbitrage préalable aux conflits.

Mais le grand mérite de cette période désormais célèbre, sera d'avoir donné au prolétariat, et nous désignons sous ce terme tous les petits salariés, le sentiment très net de sa force, de sa place dans la nation, de ses possibilités d'ascension.

\*

L'intime liaison des problèmes politiques, économiques et sociaux, que nous avons déjà soulignée, rend inopérantes les solutions fragmentaires. C'est encore une des leçons que nous pouvons tirer des événements de 1936.

Dès les premières heures de son gouvernement, le Maréchal Pétain s'est saisi du problème sous son triple aspect politique, économique et social. Les réformes qu'il nous a proposées afin de remédier aux errements du passé et d'en éviter surtout la répétition dans l'avenir, constituent très exactement une Révolution.

Entre les deux termes, lutte des classes et collaboration des classes, le Maréchal a choisi, et toute la politique de la Révolution Nationale repose sur le principe d'une collaboration entre les patrons, les ouvriers et les cadres.

La Révolution Nationale ambitionne de réintégrer le prolétariat dans la Nation, ce qui la situe exactement dans

le courant de l'évolution sociale du vingtième siècle et affirme son caractère révolutionnaire.

A l'ouvrier rejeté, autrefois, dans l'anonymat de la classe et la lutte des classes, parce qu'il ne se sentait pas intégré à sa profession et à son entreprise, la Révolution Nationale apporte, sous la garantie de la profession organisée: la propriété de son métier et la possibilité d'y progresser, la garantie par les soins de la profession contre les divers risques sociaux, une participation à la prospérité de la profession.

La Charte du Travail et la Corporation Paysanne représentent les premières pièces de l'édifice, déjà mises en place.

Les imperfections inévitables, mais non irrémédiables de la Charte du Travail nous sont connues. Elles n'affectent en rien la valeur de l'outil mis à la disposition de la classe ouvrière, du patronat et des cadres, pour l'organisation de leurs rapports dans un esprit d'entente et d'estime réciproque.

La Charte est l'instrument pré-corporatif préparant la liaison de l'économique et du social dont la réalisation assurera la liquidation de la condition prolétarienne.

A l'heure actuelle, cette politique ne peut, malheureusement, recevoir son plein effet, les mesures projetées ne sont que timidement appliquées; les événements et les hommes s'opposent aux grandes constructions.

En sorte que, si le problème social est réglé dans les principes, il ne l'est pas encore dans les faits et ne pourra l'être désormais qu'après la guerre.

Dans un discours prononcé le 17 octobre dernier, le Maréchal a déclaré: « Les conséquences de la guerre n'ont pas permis de donner un plein effet aux grandes réformes que j'ai promulguées. LE REGIME ACTUEL, EN RAISON DES CIRCONSTANCES, NE PEUT PREFIGURER CELUI QUE JE VEUX INSTAURER. »

Ces paroles confirment ce que nous écrivions récemment. Elles nous mettent en garde contre la tentation de juger de la valeur des principes de la Révolution Nationale, sur un régime qui n'en est que le mauvais sous-produit.

\*

Après ce rapide coup d'œil sur le passé et le présent du problème social, nous pouvons nous interroger maintenant au sujet de son avenir.

Sur ce point, nos pensées sont nettes. La question sociale doit faire l'objet d'une réforme satisfaisante et durable. Il est souhaitable qu'elle précède toute tentative de reconstruction du Pays, parce que la paix sociale est un des facteurs de l'ordre public sans lequel il n'est pas d'effort de reconstruction possible.

Parmi le fatras des théories et des doctrines qui courent aujourd'hui le monde, notre choix est fait. Nous avons choisi la doctrine de la Révolution Nationale en raison de son caractère constructif, harmonieux et généreux.

Désormais, quoiqu'il arrive, les ouvriers de France connaissent cette doctrine, en apprécient la valeur, ils sont imprégnés de ces idées nouvelles. La Révolution Nationale leur a montré le chemin de l'émancipation, elle a fait naître en eux de grandes espérances. Ils n'oublieront ni les unes, ni les autres!

Reste, pour demain, deux alternatives qui se résument ainsi:

Dans la première, la mise en place des institutions prévues par la Révolution Nationale et la réalisation de ses principes ouvrent largement au prolétariat les voies de l'émancipation et lui permettent de trouver sa place dans la Nation. C'est alors un règlement pacifique et durable de la question.

Dans la seconde, au contraire, une opposition se forme dans le but d'entraver, sinon d'empêcher, l'ascension prolétarienne et de maintenir en l'accentuant encore la domination de l'argent. Nous verrons, dans ce cas, les jeunes forces ouvrières reprendre, avec une énergie, une violence accrue et toutes les chances de succès, la lutte soutenue par leurs pères contre le capitalisme.

Je me refuse à envisager pareille éventualité et les conséquences tragiques qu'elle ne manquerait pas d'entraîner pour la France. Je suis toutefois convaincu que les adversaires de l'évolution sociale tenteront, par tous les moyens en leur pouvoir, et ils sont grands et nombreux et divers, de conserver leurs positions. Ils y perdront, pour le moins, le bénéfice d'une attitude compréhensive, d'un beau geste humain !...

En face de l'avenir, la Révolution Nationale demeure notre grande espérance. Elle nous annonce un monde meilleur. Un monde où les rapports des hommes seront davantage imprégnés de justice et d'équité. Un monde où domine un concept de la personne humaine que nous tenons pour un immense progrès.

Ce monde nouveau ne se réalisera que dans la mesure où notre notion du devoir social et de son accomplissement s'éclairciront aux préceptes éternels de la justice et de l'amour du prochain.

Jean CATHERIN.

# La page de L'HOMME DE CONFIANCE

Au moment où se terminait notre numéro de Noël, nous apprenions la grande nouvelle : Notre Homme de Confiance, notre ami, Antony PAYRAU nous quitte, bénéficiaire d'une relève bien méritée.

Les sentiments qui nous ont agités à cette annonce furent contradictoires : une forte joie d'abord, celle que l'on ressent à la venue d'un bonheur qui échoit à un compagnon de misère, tristesse ensuite de perdre un ami, un défenseur, un chef.

Un ami : il le fut pour tous, car il a su rester, malgré ses soucis multiples, toujours accessible, près de nous, au milieu de nous.

Un défenseur : nous avons pu apprécier son dévouement et son énergie dans ses fonctions délicates.

Un Chef : par son dynamisme rayonnant, par son allant, qui lui ont permis d'acquérir un rapide ascendant sur tous ceux qui l'ont approché.

Tu quittes, cher « Tony », cette grande famille du Stalag VC que tu as tant contribué à rapprocher. Tu la quittes pour des horizons meilleurs, auxquels nous rêvons tous, pour ce bonheur que nous te souhaitons plein de joie et de lumière.

Nous savons que tu es de ceux qui n'oublient pas. Sois certain que si un peu de tristesse voile notre regard, ton départ nous fait, malgré tout, « chaud au cœur », car nous savons qu'avec toi c'est un peu de nous tous qui passera Noël dans notre chère France.

Notre nouvel Homme de Confiance, Paul VOLLETTE, n'est pas un inconnu pour vous, chers camarades des Kommandos. Par votre journal, vous avez pu apprécier son magnifique talent d'artiste ; par son activité, vous verrez qu'il mérite la confiance que ceux du Camp ne lui ont pas ménagée puisqu'il a été élu à l'unanimité.

Nous laissons le soin à Antony Payrau de vous le présenter, nous voudrions simplement lui redire toute notre chaude sympathie et l'assurer qu'il trouvera auprès de vous la même compréhension que vous n'avez pas mesurée à son prédécesseur.

## Adieux d'Antony Payrau

Mes chers camarades,

Au moment où je m'y attendais le moins, j'ai été avisé de mon rapatriement par la voie de la relève. Je n'aurais pas l'hypocrisie de vous témoigner un chagrin que je ne ressens nullement, pas plus que je n'aurais la cruauté de vous décrire ma joie, à vous qui restez pour quelques temps encore. J'ai toujours eu coutume de m'adresser à vous avec la plus grande franchise, une entière sincérité, je reste fidèle à ma ligne de conduite.

Il y a un peu plus d'un an que je suis votre homme de confiance et j'ai, avant de partir, la satisfaction sinon de vous connaître tous en particulier, du moins de vous avoir à peu près tous vu au cours de mes tournées de kommando.

J'ai toujours attaché la plus grande importance à ces rencontres et je me suis appliqué, après les avoir établies, à les multiplier, sachant tout le profit que nous pouvions en retirer, vous et moi. Cela m'a permis de mieux connaître vos besoins et de les satisfaire dans la mesure de mes moyens ; souvent aussi, j'ai dû à ces contacts de dissiper bien des malentendus.

J'ai été particulièrement heureux, chaque fois qu'il m'a été possible, de vous amener la troupe théâtrale, certain par avance du plaisir que vous prendriez à ces spectacles de qualité. Je sais que cela vous procurait une bienfaisante distraction, une heureuse détente et vous permettait de juger des réels efforts de vos camarades du camp.

À mes débuts, j'avais été péniblement impressionné par le divorce apparent qui séparait le camp et les kommandos. Toute mon action a été constamment guidée et soutenue par la volonté de nous unir, de renforcer l'union si nécessaire entre nous. J'ai, en vous quittant, la certitude d'avoir atteint mon but et je suis certain que si l'on connaît maintenant au camp, la vie difficile des camarades au travail, on apprécie dans les kommandos, le dévouement de ceux qui, au camp, s'emploient à « servir ».

Cependant, je n'ai pu remplir cette tâche absorbante qu'avec le concours et la bonne volonté, jamais en défaut, de nombreux camarades.

Je remercie de tout cœur ceux qui m'ont aidé dans mes efforts : les hommes de confiance des kommandos dont la compréhension et la collaboration m'ont été si précieuses, tous les camarades des services du camp, qui ne m'ont jamais ménagé le bénéfice d'une assistance intelligente et dévouée, ceux de la troupe théâtrale et de l'orchestre infatigables dans leur application à nous distraire, et j'aurais mauvaise grâce à omettre ici l'équipe d'« Espoir » qui ne m'a jamais marchandé la place pour mes chroniques. Je remercie enfin tous ceux qui par un travail obscur et sans éclat, ont permis nos meilleures réalisations.

J'ai conscience d'avoir fait avec vous du bon travail, sachant que vous y avez pris la plus grande part, je vous exprime, mes chers camarades, ma vive reconnaissance.

Le Sergent-Chef Paul Vollette me succède. Nos camarades du camp l'ont désigné à ce poste par une majorité imposante qui montre toute la sympathie justifiée dont il jouit auprès de ceux qui le connaissent. L'architecte Paul Vollette est au camp depuis longtemps déjà. Sans bruit ni tapage, il y a fourni un gros travail, mettant en valeur ses

qualités professionnelles en de nombreuses circonstances. C'est à lui que revient le mérite de l'organisation et surtout de la réussite de l'Exposition de la Femme Française. Le choix de nos camarades du camp ne pouvait que difficilement trouver une meilleure expression, et je suis persuadé que vous posséderez en la personne de mon ami Vollette, un homme de confiance digne de ce titre et qui, j'en suis sûr, saura vous laisser sans regrets à l'endroit de ses prédécesseurs.

Les liens de camaraderie qui m'unissaient à tous, l'amitié et l'affection que j'avais pour quelques-uns vous feront comprendre mes regrets sincères de vous laisser encore en si grand nombre dans cette triste condition de captif. Quel que soit le bonheur qui vous attend, on ne quitte pas sans mélancolie les compagnons des heures sombres et difficiles.

J'ai eu pourtant, avant de partir, le plaisir d'apprendre que vous alliez bénéficier des conditions du « statut allégé ». J'en suis heureux pour vous, je sais que cette « demi-liberté » vous permettra de mieux attendre l'heure prochaine de la grande libération.

En terminant, mes chers camarades, je vous souhaite un bon Noël. Je vous souhaite surtout de bien vite me rejoindre dans notre chère France. Vous savez qu'il n'y aura de vraie joie possible pour nous, qu'à partir du moment où, tous réunis et libres au sein de notre Patrie, nous pourrions reprendre ensemble le bon combat, commencé ici dans des conditions méritoires, pour la grandeur de la France !

Antony PAYRAU.

## À mes Camarades du Stalag

Chers Camarades,

C'est avec une émotion profonde que pour la première fois j'utilise cette page de l'Homme de Confiance, pour vous adresser mon affectueux salut.

Désigné par les suffrages des camarades de notre camp pour assurer les délicates fonctions d'Homme de Confiance du Stalag comme successeur de notre heureux ami Antony Payrau, j'ai, à la suite de ces élections, été agréé par les Autorités Allemandes, et ai pris possession de mon poste à la date du 26 novembre 1943.

Je tiens à vous assurer de mon entier dévouement, je m'emploierai de toutes mes forces à améliorer votre sort et à sauvegarder vos droits. Voyez en moi un ami toujours prêt à vous aider, et cela dans la mesure de mes moyens et de mes possibilités. Notre ami Antony Payrau a fait du bon travail que vous avez pu apprécier par les résultats obtenus. Je l'ai vu à l'œuvre. J'ai travaillé avec lui et ai pu l'apprécier, aussi sa ligne de conduite sera la mienne.

Avec vous je me réjouis de son heureux retour, non sans regretter l'homme qui s'employa avec enthousiasme à défendre la cause de tous ses camarades quels qu'ils soient. Sa libération est la juste récompense de ses efforts inlassables.

En votre nom et au mien, je lui adresse les vœux les plus affectueux, et je suis persuadé qu'il continuera à servir comme il le faisait au Stalag, et que son action aidera à la reconstruction d'une France saine et forte.

Votre dévoué camarade,

Paul VOLLETTE.

# CENTRE D'INFORMATIONS NATIONALES

*« La famille est la cellule essentielle; elle est l'assise même de l'édifice social; c'est sur elle qu'il faut bâtir; si elle fléchit, tout est perdu; tant qu'elle tient, tout peut être sauvé. »*

Maréchal Pétain.

La tristesse et la dureté des temps que nous vivons nous portent naturellement à la méditation, et lorsque, pour la quatrième fois en exil, nous nous apprêtons à célébrer Noël, nous saisissons mieux le sens d'une fête, hier encore si joyeuse...

Dans la nuit, les cloches sonnent allègrement... Elles annoncent au monde la Nativité... Elles chantent l'Espérance...

Leur voix évoque pour nous l'humble crèche de Bethléem où, dans le dénuement, naquit l'Enfant-Dieu...

Elle évoque aussi cette étoile brillante des Mages que nos yeux d'enfants savaient bien reconnaître parmi tant d'autres.

Elle évoque encore le touchant tableau d'une cheminée autour de laquelle se rassemblent, joyeux, les petits, impatientes, et les grands, un instant apaisés...

Et nous nous surprenons à rêver d'une douce et chaude intimité que nous voulons croire proche, espérant en cette Paix que, voici plus de 19 siècles, le Messie vint donner à la Terre... la Paix qui nous rendra à nos familles...

Nos familles... N'est-ce pas toujours vers elles que convergent nos pensées? Et ces pensées, en ce temps de Noël plus encore qu'en d'autres, ne marquent-elles pas avec acuité la place tenue dans nos cœurs par les êtres aimés?...

Ne pourrions-nous, profitant d'un « climat intérieur » particulièrement favorable, méditer ensemble, non plus seulement sur nos familles, mais sur la famille située dans le cadre de la Nation?

★

N'a-t-on pas trop longtemps oublié que la famille, unité naturelle, élément stable et ordonné, durable et cohérent, était, avec son patrimoine, à l'origine de la société? Se souvient-on qu'unité religieuse et civique, elle a donné son organisation à la cité antique? et que le père, prêtre de la religion des ancêtres et chef incontesté de la famille, en devint naturellement le Grand-Prêtre et le Roi?

Nous la retrouvons dans l'histoire de la formation de notre Pays. Il n'entre pas dans nos intentions d'étudier le rôle politique joué par les familles féodales, ni comment l'une d'elles prit le pouvoir et, par un effort constant, rassembla les autres autour d'elle, réunissant leurs domaines au sien propre pour, en mille ans, faire la France. Il convient pourtant de rappeler et de souligner que la prospérité et la grandeur de notre Patrie ont été, pour une part importante, fonction de la politique familiale de l'Etat. Pour n'en citer qu'un exemple, évoquons cette France du dix-huitième siècle, alors le plus peuplé des pays d'Europe, dont l'influence et le prestige sont venus jusqu'à nous.

★

L'existence de la famille conditionne celle de la Société. S'il était besoin de preuves à ce qui nous paraît être une élémentaire vérité, c'est encore à l'histoire que nous les demanderions.

La décadence des civilisations grecque et romaine a suivi celle des familles.

Quelques chiffres, demandés à l'époque moderne, nous montrent qu'aux mêmes causes succèdent toujours les mêmes effets.

C'est ainsi qu'en 1800 on comptait 9 naissances pour 2 foyers, alors qu'en 1939 on n'en compte plus que 4.

A peu près à la même époque, la France enregistre, pour une année, 612.000 naissances, tandis que la Grande-Bretagne en accuse 736.000, l'Italie 1.037.000 et l'Allemagne 1.492.000.

Enfin, par un calcul basé sur la moyenne des naissances et celle des décès depuis quelques années, de savants techniciens ont trouvé et pu annoncer qu'en 1985 la population française, à moins d'un redressement, ne serait plus que de 29 millions.

L'éloquence de ces divers chiffres dispense de commentaires.

6

L'égoïsme est assurément l'une des causes de cette situation catastrophique. Poussant à satisfaire ses passions, vivre sa vie, il engendre l'immoralité publique, si bien entretenue par les journaux, revues, livres et films de ceux qui en tirent leur richesse; l'alcoolisme, dont il serait effarant de citer les ravages; les adultères, les avortements - 550.000 en 1938 - et de nombreux divorces.

La politique suivie depuis près d'un siècle, en divinisant l'individu, sans souci de la famille dont il est issu et sans laquelle il n'existerait pas, en est une autre cause. C'est seulement à la veille de la guerre qu'est entreprise la lutte contre la dénatalité. Une législation nouvelle, s'inspirant des Messages du Maréchal pour continuer et compléter le code de la Famille, tend, malgré les circonstances pénibles du moment, à redonner à la Famille la place qui est sienne. Par des mesures de défense, l'encouragement à la propriété, la représentation dans les conseils, l'assurance d'un salaire vital, des primes et des allocations diverses, toutes choses qui ne prendront d'ailleurs leur vraie signification qu'après la guerre, l'Etat, comprenant que du bonheur des familles dépendent à la fois la paix sociale et leur fécondité, crée un climat convenable à l'épanouissement de ce bonheur et prépare au pays un avenir meilleur.

★

Il faut que l'Etat fasse respecter et encourage la famille.

Il faut que la famille redevienne cette communauté spirituelle où l'enfant reçoit une éducation qui le marque profondément, que vient compléter celle de l'Ecole et, pour ceux dont les parents le désirent, celle de l'Eglise.

C'est dans la famille, en effet, que l'homme apprend la notion du bien commun qu'il retrouve partout et toujours. C'est elle qui lui donne le goût de ces qualités dont la pratique ennoblit et définit une vie.

Sa conscience et sa volonté s'y forment; son intelligence se développe.

Il découvre la valeur du sacrifice, la nécessité d'une discipline, la grandeur du travail.

Apprenant ce qu'il doit à ceux qui l'ont précédé, il comprend mieux ce que ses descendants attendent de lui.

Plus claires lui apparaissent ces traditions simples et fortes qui ont contribué au renom de la France et dont le respect implique la fidélité.

En la faisant mieux connaître, la Famille fait aimer la Patrie et lui fournit de bons et dévoués serviteurs.

★

Pour conclure ces quelques réflexions sur la Famille, ayons une pensée particulière pour les Femmes de notre Pays, les Mères dont le travail obscur fait la France de demain, et disons avec le Maréchal, notre admiration et notre reconnaissance :

« Mères de notre Pays de France, votre tâche est la plus rude, elle est aussi la plus belle. »

Marcel BOUDET.

## Section P.T.T.

Le Comité d'Assistance aux P.T.T. victimes de la guerre me prie de vous communiquer qu'étant astreint à se conformer à la note n° 18 (Journal officiel du 28. 3. 43) selon laquelle « chaque prisonnier de guerre doit être inscrit dans une seule œuvre de son choix par sa famille ou son bienfaiteur », il lui est impossible de continuer à satisfaire toutes les demandes de colis qui lui sont adressées.

En conséquence, seuls pourront recevoir des colis de ce Comité, les camarades qui ne sont inscrits à aucun autre Comité local. A condition, bien entendu, que le Comité d'Assistance dispose de la carte-colis habituellement en possession de la famille.

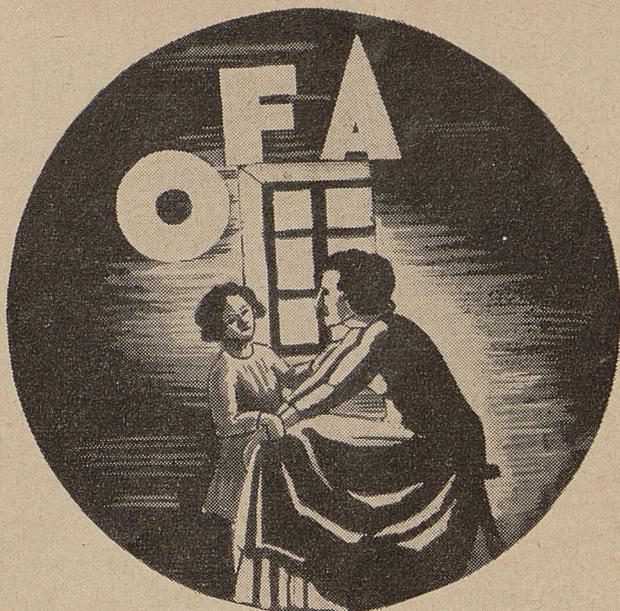
Les camarades nord-africains peuvent continuer à adresser leurs étiquettes au Comité d'Assistance aux P.T.T. victimes de la guerre, 20 avenue Ségur, Paris (VII<sup>e</sup>).

Afin d'atténuer ces désavantages, le comité apportera désormais une aide pécuniaire aux familles qui se trouvent gênées pour l'achat des denrées devant confectionner des colis.

— Je vous rappelle, chers camarades, que je suis à votre entière disposition pour répondre à toutes les questions administratives qui peuvent vous intéresser.

Le responsable de la Section P.T.T.

Jean MANUEL.



Noël ! Votre Œuvre a 18 mois ! Où en est-elle ? Si nous considérons le chemin parcouru, nous ne pouvons que nous réjouir ! Malgré certaines difficultés, sa vitalité répond de sa force.

Son fonctionnement, vous le connaissez : réunir l'argent de tous dans notre petit Stalag pour le répartir en France parmi les familles les moins heureuses, c'est simple.

Néanmoins, devant la lenteur manifeste des paiements aux familles, nous nous sommes impatientés et avons fait d'autres essais. Le concours du Centre de Paris étant insuffisant, nous avons décidé de mandater directement, nous-mêmes aux intéressés. Un lien réel, cette fois, nous unit aux parents de nos camarades, en réduisant considérablement la durée de règlement de nos envois.

Les enquêtes faites en France et renouvelées périodiquement nous assurent du bien-fondé de nos répartitions, puisqu'à ce jour, 2% seulement des mandatements ont été faits sur des déclarations erronées. Ce chiffre justifie la confiance que nous avons en vous.

Chaque mois, la situation publiée dans ce journal vous a prouvé la prospérité de votre Œuvre : résultat, accélération de la cadence de nos envois passant de 3 mois 1/2 à 2 mois. Le petit tableau ci-dessous vous parlera plus que des chiffres.

Cependant au 31. 10. 1943, les recettes totales s'élevèrent à . . . . . francs 1.626.400  
 et les mandatements pour **1.619** familles secourues à . . . . . francs 1.219.200  
 soit un solde disponible de . . . . . francs 407.200

Cette somme considérable va être utilisée pour plus de moitié au profit des familles de nos camarades décédés en captivité, le reste devant nous assurer les fonds pour étendre nos dons. Vous n'avez pas été sans remarquer l'importance des cotisations d'avril et d'octobre 1943 due à la contribution de la Caisse des Loisirs.

Souvent, les Hommes de Confiance se plaignent du peu de succès de la collecte mensuelle, malgré tous leurs efforts et appels pour lesquels nous les remercions chaleureusement ici ; mais puisque les Loisirs ont un attrait certain, nous vous recommandons dans la mesure du possible, les pratiques pleines de réussite d'un de nos meilleurs Kommandos, le 9109 B, composé seulement de 10 hommes animés d'une franche solidarité. Tout lui est bon pour réunir quelques fonds : cinéma, théâtre, fêtes, tombolas, événements marquants de notre ancienne vie, etc. Pourquoi chaque Kommando n'imiterait-il pas cet exemple en organisant des concours de dessins, de poèmes, des contes qui, vendus aux enchères, resteraient un souvenir vivace des bons camarades avec lesquels vous avez passé des heures difficiles.

Nous ne voulons pas amasser de grosses sommes, ce que nous voulons c'est rendre plus sensible notre communauté.

Pour cela, il faut que tous les Kommandos, sans exception, répondent « Présent ! », chaque mois, à notre appel de solidarité sans s'inquiéter de la somme envoyée. En un mot, « il faut marquer le coup ».

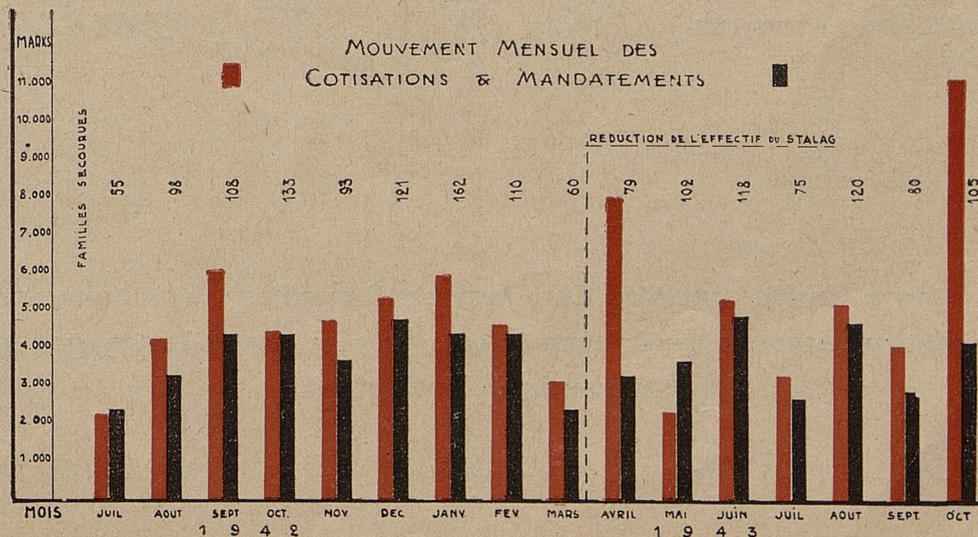
Hommes de Confiance des Kommandos, cela dépend beaucoup de vous.

Devant la misère grandissante qui peut toucher chacun de nous, il ne faut pas que des Kommandos qui n'ont jamais ou presque jamais cotisé, hésitent à faire appel à notre Œuvre. Voyez les pères de famille ; c'est vers les Petits — Espoir de la France — que vont tous nos soins ! C'est à vous de voir les vraies détresses qui se cachent. Aidez-nous en faisant sentir à nos camarades la nécessité de la Présence de leur Kommando dans notre Grande Famille de Prisonniers.

En ce jour de Noël, développez ce thème :

« L'Œuvre pense à vous — Pensez à Elle ! »

Le Secrétaire Général :  
 E. DELESTRE.



LE MARÉCHAL PÉTAIN

CHEF DE L'ÉTAT

SECRETARIAT

Vichy, le 2 novembre 1943

Mon Cher Camarade,

Le MARECHAL a reçu votre Album de photographies prises lors de l'Exposition qui eut lieu en Juillet 1943, au Stalag V C. sur "La Femme Française dans la Vie". Il en a parcouru les pages avec un grand intérêt, remarquant l'ampleur de cette Manifestation, la variété des Stands, des maquettes, l'ingéniosité et les efforts déployés pour obtenir ce beau résultat.

Vous avez, en développant le thème choisi, manifesté un goût et une sensibilité dont le MARECHAL me charge de vous féliciter. Continuez ainsi à le tenir au courant de votre activité. Il est toujours réconfortant pour lui de voir ses prisonniers dominer leurs épreuves et affirmer sous les formes les plus diverses leur volonté de rénovation française, et de maintenir vivant tout ce qui fait le charme et parfois la renommée de notre Pays.

Je vous transmets ainsi qu'à tous vos Camarades, le cordial souvenir du Maréchal et je vous prie d'agréer, mon cher Camarade, l'expression de mes sentiments dévoués et les meilleurs.

Pour le Maréchal de France  
Chef de l'Etat,  
et par son ordre  
Le Chef du Secrétariat particulier,



Monsieur A. PAYRAU  
Homme de Confiance Français  
du Stalag V C.

PR/al

**Les organisateurs de l'exposition „La Femme Française“ ont trouvé dans cette lettre la meilleure récompense à leurs efforts, le plus grand hommage qui pouvait être rendu à leur talent.**

# A propos de "Duo"

pièce en 3 actes de Paul GERALDY  
d'après le roman de COLETTE

La grande saison théâtrale vient de s'ouvrir au camp, par « Duo », l'une des plus belles pièces sans doute de notre théâtre contemporain.

S'improviser critique théâtral n'est pas chose aisée quand votre compétence se borne à avoir été pendant quelque vingt ans un spectateur passionné, avant d'acquiescer à la faveur, ô ironie, d'une captivité un peu longue, une modeste expérience du « plateau ». Ce qui me rend la tâche ici plus difficile, c'est que, si la critique doit être rigoureuse, sévère même, tout en restant loyale et juste, il est certain que la camaraderie incite à l'indulgence et que l'on risque ainsi de trahir l'une ou de manquer à l'autre. Pourtant au point où nous en sommes, il ne saurait plus être question de juger des débutants, des amateurs, de rendre compte de spectacles de collège ou de patronage, qu'animait seule la bonne volonté de ceux qui les montaient. Sous cette double réserve que nous ne disposons que de moyens matériels rudimentaires et que des hommes doivent interpréter des rôles féminins, je crois pouvoir dire que notre théâtre peut être considéré comme un vrai théâtre.

Et alors, je crois utile d'ouvrir une parenthèse: il ne semble pas qu'au moins une partie de notre public ait suffisamment compris qu'il a lui aussi un effort à faire. Il faut qu'il sache que le théâtre n'est pas unique mais divers, que son but n'est pas seulement de faire rire, voire pleurer, mais plus souvent, de provoquer un plaisir plus élevé, des émotions d'une qualité plus rare, d'ordre intellectuel ou esthétique qui exigent pour en jouir un peu d'attention, de réflexion dont on est largement payé. Devant une œuvre nouvelle, ou qu'on ne connaît pas encore, qui surprend parce que peut-être on ne la comprend pas, au lieu de s'écrier: « c'est idiot » ou « c'est mauvais », n'est-il pas préférable de se dire modestement: « attention, ne jugeons pas trop vite, cherchons à comprendre ce qu'a voulu exprimer l'auteur », on s'éviterait souvent le ridicule d'avoir méconnu, ce qui est ou sera par la suite universellement reconnu pour un chef-d'œuvre. Loin de moi la pensée de contester la vertu bienfaisante du rire, si nécessaire ici. Je suis le premier à penser qu'on a raison de ne présenter devant les Kommandos que des spectacles franchement récréatifs, mais ici, au camp, où nous avons des séances à peu près hebdomadaires, n'est-ce pas à bon escient que notre direction s'évertue à varier les genres. Enfin, détail important et qui semble pour certains constituer une pierre d'achoppement, pourquoi serait-il plus difficile au spectateur d'Offenburg d'oublier, momentanément, cela va sans dire, le sexe véritable des interprètes féminins, qu'il ne l'est par exemple au spectateur parisien de rajeunir de quelques lustres certaines de nos ingénues sexagénaires.

Après ce préambule un peu long, mais peut-être pas inutile, j'en arrive à « Duo ».

Mme Colette, romancier et poète, compte parmi nos plus grands écrivains. Elle connaît autant qu'aucun d'entre eux la psychologie masculine, mais certainement mieux qu'aucun autre celle de la femme et en particulier toutes ses réactions d'ordre physiologique ou sexuel.

Le sujet de « Duo » est simple: à la faveur d'un séjour à la campagne et de la découverte d'une lettre, un mari apprend que sa femme l'a trompé, et nous assistons aux réactions du couple, à ses évolutions maladroites sous l'œil trop perspicace de la vieille bonne Maria. Le malheureux Michel est torturé par la jalousie. Ce qu'il ne peut pardonner à sa femme, c'est qu'elle ait pu donner son amitié, sa confiance à ce « type »; si encore, il ne s'était agi que d'une surprise des sens, d'une griserie, d'un petit coup de chaleur bien sale, on pardonne, on oublie presque une histoire de coucherie. Et quand enfin Alice, qui ne pense plus à sa faute que comme à une sottise inexcusable et sans importance, lui avouera (aveu combien pénible et délicat pour une femme) qu'elle n'a couché avec Ambrogio que parce qu'elle en a eu envie, et que « cet idiot de Niçois ne lui a jamais en dehors de ça inspiré le moindre intérêt », loin d'être guéri, Michel souffrira davantage. Oh! elle le comprend vite: « j'ai fait ce qu'il ne faut jamais faire, je lui ai découvert mes habitudes voluptueuses, mes autres habi-

tudes voluptueuses, va-t-il guérir plus vite que d'une maladie d'orgueil sentimental? » Certes pas, il se repaît au contraire des visions malsaines qu'évoque en lui avec une précision trop cruelle la lecture répétée de la lettre d'où vient tout le mal. Peu à peu son obsession le mène au suicide.

Il pouvait sembler pour le moins hasardeux de transporter sur la scène une telle œuvre, et de fait, les entreprises de cette nature sont rarement heureuses; aussi dois-je m'empresseur de dire que tel n'est pas le cas ici et qu'au contraire M. Géraldy a su non seulement respecter l'atmosphère du roman, mais qu'il a eu en outre le rare mérite de faire vivre devant nous ses héros, conservant toute la partie dialoguée de l'œuvre de Colette et n'y ajoutant que ce qu'exigeaient les nécessités des lois du théâtre. C'est ainsi qu'il créa à peu près tout le premier acte, mais avec un tel talent qu'il s'incorpore au reste contribuant à donner à la pièce cette marche ascendante, marque des œuvres de qualité, et fit sortir de l'ombre le personnage de l'amant, cet Ambrogio que Colette volontairement nous laissait le soin d'imaginer et qui devient au théâtre Bordier, gros fabricant, commanditaire et ami du ménage.

C'est peut-être pour cette seule raison que, s'il me fallait donner une préférence, j'opinerais pour le roman; mais il ne faudrait point voir là une restriction, sinon je regretterais d'avoir fait ce qu'on est souvent tenté de faire, alors qu'on ne le doit pas: comparé ce qui par nature n'est point comparable.

Sujet simple, ai-je dit, traité simplement, qu'on a pu rapprocher de la tragédie classique, drame de la jalousie, dont le mari semble être le pivot, et c'est pourtant incontestablement la femme le personnage principal. C'est à la douce Alice, on n'ose pas dire la coupable, que va notre sympathie. Pourquoi? C'est que Michel, bon enfant, avec sa légère pointe de vulgarité, son côté table d'hôte, placier, nous paraît bien maladroît et aussi un peu veule; nous voudrions qu'il pardonne comme nous à l'épouse à peine infidèle, sur le plan sexuel ou sentimental, mais aussi avec une véritable tendresse maternelle. C'est elle la plus forte, la plus intelligente; sans elle il ne serait rien; nous sommes convaincus de sa sincérité quand elle déclare que « toute la laide histoire fut un rêve sale mais court ».

Pour ces raisons mêmes, Michel reste un type profondément humain, et nous le plaignons quoiqu'en définitive il nous paraisse bien être seul l'artisan de son propre malheur.

Que dire de la distribution, sinon qu'elle fut à la hauteur de l'œuvre?

Blanc, metteur en scène minutieux, acteur à la diction parfaite, à la voix bien timbrée, a trouvé en Michel probablement son meilleur rôle; il en a senti et exprimé toutes les nuances. Lagraulet, lui, ne joue pas, il est Lagraulet, et son Bordier-Lagraulet était très vraisemblable. Gras, virtuose du maquillage (il réussit à jouer même des duègnes), a campé une Maria « dévorée de curiosité » et d'une « honnêteté féroce » rigoureusement exacte.

Mais la révélation de la soirée fut incontestablement Finot, que nous avons jusqu'ici surtout apprécié dans des compositions comiques, à la « Marguerite Pierry » et qui, abondant un grand « premier rôle », réussit un coup de maître. Je n'ai pas eu la chance d'entendre Valentine Tessier dans « Duo », mais je la voyais à travers lui sans qu'à aucun moment le charme soit rompu. Quel plus beau compliment pourrais-je adresser à notre ami? Bertrand avait créé pour lui un amour de petit tailleur bleu, deux tons, et Riou, réalisé une coiffure qui elle aussi était un petit chef-d'œuvre. Enfin le décor des « MAG », tout en profondeur contribuait largement à donner l'atmosphère, nous laissant deviner, à travers la fenêtre « lourde, retardée par son limon ferrugineux la rivière qui battait à petit flot muet la clôture rompue du parc ».

Pierre POUILLAIN.

Comptez pour le présent sur vous-mêmes et, pour l'avenir, sur les enfants que vous aurez élevés dans le sentiment du devoir.

Maréchal PETAINE

# NOTRE FAMILLE

## RIDEAU LEVE

par Pierre BLANC



# N

otre famille théâtrale... J'éprouve d'autant plus de difficultés à la définir que je ne puis l'évoquer sans que des images, mobiles et fuyantes, trop nombreuses pour être dénombrées, ne me viennent à l'esprit. Il ne s'agit pas, en effet, d'une figure géométrique régulière, aux contours arrêtés, et fixe dans sa forme et dans sa durée. C'est au contraire une sorte de chaîne sans fin, la chaîne toute en chair et rieuse d'un essaim de joyeux garçons, où éclatent, çà et là, les couleurs vives des travestis. La bande rieuse passe et danse, se fragmente en plusieurs groupes, se renoue dans le supplément d'activité qu'exige un « gros » spectacle, perd au fil des jours quelques-uns de ses compagnons. Certains sont venus, puis restés; d'autres sont partis. Regards brillants de ceux qu'on a laissés partir vers leur destin joyeux; regards troubles, voilés de mélancolie, de ceux qui demeuraient. Et la danse a repris. Elle entraîne avec elle les hésitants, les tièdes, accorde, dans sa griserie bienfaisante, le pardon des querelles, assouplit le heurt des caractères, facilite les rapports mutuels, éclaire les journées monotones, et son écharpe vivante, gonflée de nos sympathies généreuses, s'est déployée, pour les parer un moment comme pour une fête, jusqu'à de lointains Kommandos.

Des noms... Il y en aurait tant à récrire... D'abord, les noms de ceux qui nous ont quittés: la Suzy de Topaze; le John que j'aperçois, d'ici, à son foyer, près de sa « Dot »... D'autres ont dû quitter la chaîne et leurs yeux s'éclairaient lorsque nous les revoyons à la faveur d'un déplacement... Il y a aussi les nouveaux venus, gauches, mais bien sympathiques tout de même dans leur inexpérience et leur bonne volonté... Enfin, il y a les « vieux », ceux dont un public blasé pourrait dire: « Toujours les mêmes. » Et tout cela forme un groupe bien vivant, actif et généreux, incapable de se laisser abattre et décidé à suivre fidèlement sa devise: instruire et récréer. L'année qui s'écoule a permis d'inscrire sur les tablettes de la troupe des titres qui sonnent clairs comme des victoires: Bichon, Le Grillon du Foyer, Topaze, Elisabeth, La-Belle Aventure, Duo, Azaïs, pour ne citer que les ouvrages importants... Certes il s'agit là de pièces montées par de seuls amateurs dont quelques-uns ont un grand amour du théâtre, ce qui ne suffit pas, bien entendu, à assurer une exécution parfaite; mais leurs efforts, je crois, sont pleinement louables, plus louables à coup sûr que les critiques fielleuses que dispensent périodiquement quelques mécontents, les uns trop infatués pour se récréer librement à l'audition d'un vaudeville, les autres, rapidement déconcertés par la présentation d'un morceau plus substantiel. Je sais bien que certains spectacles faciles plaisent mieux que d'autres, et que le prisonnier moyen cherche surtout au théâtre un divertissement. Mais il serait bon qu'il y trouvât, de temps en temps, un aliment de qualité meilleure, et qu'il y découvrit, greffés sur les grands thèmes éternels, l'âpreté de la jalousie, les conflits de caractères, le fléchissement de la volonté, les déhats du cœur, que sais-je encore?... Ne pourrait-il, enfin, à d'autres occasions, goûter l'incomparable magie du style chez nos grands écrivains?

Et ceci m'amène tout naturellement à vous parler de « La Voix Humaine » que notre ami Poullain a récemment interprétée au camp. Il ne semble pas nécessaire de rappeler le thème de cette longue conversation téléphonique; une partie du public a pu apprécier l'émouvante simplicité de ce texte dépouillé d'artifices, coupé, de place en place, par les sanglots et les plaintes que ne peut réprimer, devant celui qui l'abandonne et à qui elle tend un dernier piège, une malheureuse femme, riche de son seul amour et blessée à mort. Qui ne connaît Poullain? Une démarche un peu précieuse, le nez fier, les longs cheveux qui tombent lourdement sur la nuque, le verbe facile — comme l'ironie —, une diction excellente, un jeu sûr, très personnel... J'évoquais, en l'écoutant parler au téléphone avec, autour du cou, le nœud perfide et terrible du fil, la magistrale interprétation de Berthe Bovy, et je pensais que celle de Poullain, sur notre modeste plateau d'Offenburg, tout éloigné qu'elle soit de la première par l'infranchissable limite d'un sexe qu'il ne peut tout de même pas abolir, représentait le maximum à attendre d'un travesti et d'un prisonnier-comédien. Le spectacle était en quelque sorte un « gala Poullain », puisque nous le revîmes dans un acte de Mme Charasson « Robe de Soie » dont il a déjà été rendu compte et, après le second entr'acte, dans le rôle masculin cette fois, de l'oncle Desavènes, principal personnage de « Le Pèlerin », pièce en un acte de Ch. Vildrac, l'auteur de « Paquebot Tenacity ». Ecrite dans un style d'une parfaite limpidité, cette œuvre, inscrite au répertoire de la Comédie-Française, oppose, à la faveur d'un retour émouvant au sein d'un milieu provincial tout imprégné de bigotisme et de pruderie marvellants, un frère, grand voyageur qui a laissé mûrir et se développer son esprit au vent du large et dans la bigarrure des escales, et une sœur, raidie dans ses principes et dans ses attitudes; auparavant,

De haut en bas: P. POUILLAIN, R. MARIE,  
R. LAGRAULET, Y. JULIEN, Y. FINOT,  
D. POUCHARD, F. DEBOVERE

# LE THÉÂTRALE

## RIDEAU BAISSÉ

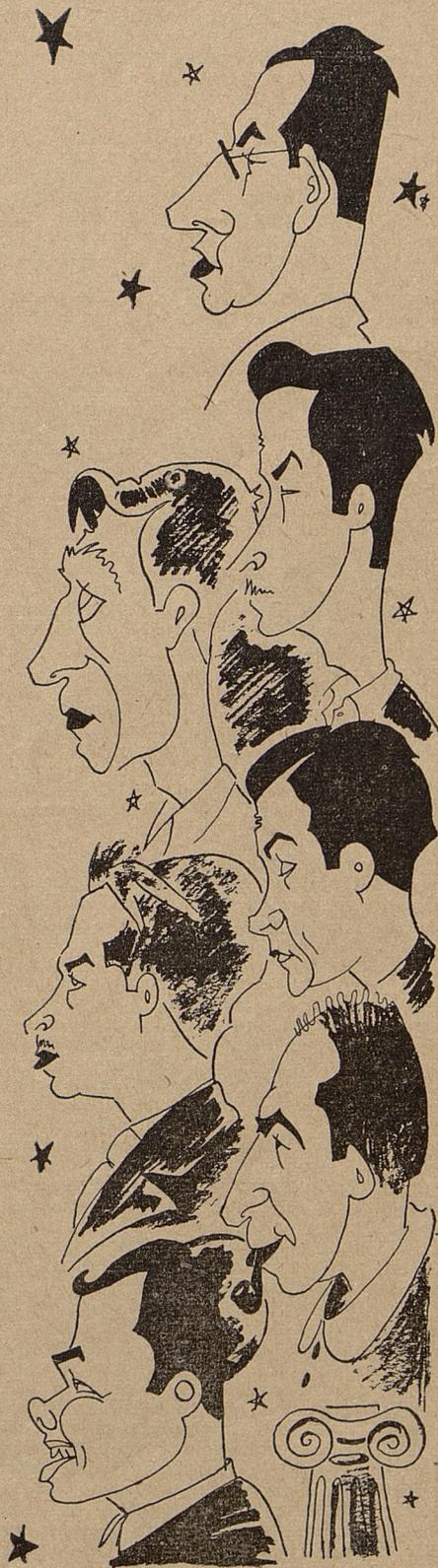
par Pierre DUHARD



ui dit théâtre, dit, du même coup, prestiges, sortilèges, trompe-l'œil, illusions, mirages, truquages et maquillages. Car de quoi s'agit-il, sinon, afin d'enclorre l'essentiel dans une formule, de faire prendre des vessies pour des lanternes, et telle vieille dame, aux appas gélatineux, pour un tendron de dix-huit printemps? Ne s'agit-il pas de donner au faux l'apparence de la vérité? d'attribuer, un instant, les décors de la réalité à ce qui est phantasme pur et d'insérer l'imaginaire dans le courant du palpable quotidien? Aussi, le théâtre, allégoriquement, se figure-t-il par une paire de masques aux expressions inverses et symétriques; et le nom, en grec, de l'acteur, désigne, en français, l'hypocrite, l'homme qui a transposé la simulation, de la scène, son lieu naturel, où elle ne risque de fourvoyer personne, dans la vie journalière où elle devient une arme, au service de l'égoïsme et de trop humaines passions. Drame, tragédie, comédie, opéra, sottie, mystère, farce, sous ces formes diverses, voire opposées, se manifeste la même entreprise de duperie, une duperie où dupes et dupés sont de même et, par conséquent, innocents, au moins dans son principe. (Dans la pratique, c'est une autre question. Il y a du bon et du mauvais théâtre; du théâtre bas, « charme de la canaille », et du théâtre noble, « régal des délicats »). Ce qui frappe dans cette entreprise, c'est le concours d'arts, d'objets et de personnes qu'elle exige. Un romancier, autre marchand de fictions et de fables, n'a besoin que du langage; son livre une fois écrit, la tâche est achevée; imprimeur et libraire interviennent pour assurer une diffusion matérielle qui n'ajoute rien à l'œuvre, en faciliter l'usage et la consommation. Un dramaturge, en revanche, un comique, quand ils ont écrit leur pièce, ne sont qu'au début de leurs peines. Du papier à la « première », que de chemin à parcourir! Que de démarches et de reprises, de corrections et d'accommodements! Et que de monde à remuer! Il faut trouver la salle et les protagonistes; exciter le metteur en scène; guider le costumier et le décorateur; ébranler maquilleurs et machinistes; en somme, régir une foule, accorder des actes disparates, combiner des techniques séparées, louvoyer entre des orgueils ennemis, ce qui s'appelle « monter une pièce », expression où se peint admirablement le patient ajustage qui précède et que suppose une représentation. Tant et si bien qu'on se demande parfois si un auteur de théâtre mérite le titre d'auteur; si c'est lui qui fait la pièce, ou les autres; principalement la vedette, l'étoile dont la beauté ou le talent, la cocasserie ou la sottise, une sottise chérie des foules, confère à sa création une autorité, une valeur, un charme transitoires dont elle est dénuée lorsqu'on la réduit à elle-même. Que d'œuvres futiles ou stupides, en effet, dont l'acteur supporte le texte, à bout de voix, si l'on peut dire; l'acteur accompagné de tous les artifices, de tous les adjuvants que l'ingénieur moderne propose, indifféremment, aux Giraudoux et aux Jean de Létra!

Certes, il ne convient pas d'insinuer qu'au Stalag VC, les auteurs choisis étaient faibles des reins! On y a donné de l'Aristophane (à travers M. Donnay); de l'Edmond Rostand et du Gérauld virilisé (grâce à Colette); de Roger Marie et du Lucien Auvray, tous illustres ou près de le devenir. Mais si on les a honorés et loués et encensés congrument, et avec eux leurs éblouissants interprètes, il semble bien qu'on ait un peu laissé dans l'ombre, comme de vagues comparses, de simples utilités, des servants cependant fort actifs, sinon indispensables: les MAG. Pourtant, sans leur zèle et leur astuce, que serait le théâtre? A eux donc, cette fois, le plein éclat des projecteurs, dût cet éclat souligner quelques verrues!

Au commencement, ils furent trois (il y a deux ou trois ans: presque une éternité): Marcel Henry, André Guillaume, Georges Bouyer. (Réunissez les premières lettres de leurs prénoms, et vous aurez le secret de cette appellation, énigmatique pour les profanes.) Si, depuis, André Guillaume a disparu, poussé devers l'Est lointain par son nomadisme et sa malchance, d'autres par contre sont venus s'adjoindre à cette trinité primordiale, et les Mag forment aujourd'hui un majestueux septuor. Sans doute entendaient-ils rendre ainsi hommage à la tradition occulte, issue de Pythagore, qui révère, en ce nombre sacré, la raison de l'Univers; peut-être encore voulaient-ils déclarer qu'ils ambitionnaient de prendre place, à la suite de toutes les Pléiades, parmi les constellations qui brillent dans les Cieux Intellectuels. Septuor, d'ailleurs, à la magnifique ordonnance: deux architectes: Paul Vollette et Gérard Pinset; deux décorateurs: Marcel Henry et Michel Launay; un graveur: Maurice Charron; un factotum-machiniste-électricien: Daniel Landais; un accessoiriste: G. Bouyer. (Qu'on n'aille pas soupçonner dans cette énumération une insidieuse tentative de classification, selon un ordre d'importance relative. Les MAG, tels les Chevaliers d'Arthur, se considèrent réciproquement comme des pairs et, s'ils en avaient eu



De haut en bas: M. HENRY, M. LAUNAY, D. LANDAIS, G. BOUYER, P. VOLLETTE, G. PINSET, M. CHARON

## Rideau baissé

(suite)

la permission, ils eussent volontiers adopté, pour leurs agapes, une Table Ronde; en son absence, cette foncière égalité se traduit par un tour rigoureux de popote et de vaisselle. Le chroniqueur insiste sur cette remarque: il ne tient pas à provoquer le septuple courroux de ces messieurs ni à les avoir, tous ensemble, ou même un par un, sur les bras. Au cas où, par hasard, un malveillant l'accuserait de les distinguer, et afin d'éviter une fâcheuse méprise, il saisit cette occasion de publier, à l'égard de chacun d'eux et de leur Compagnie, son admiration véhémement et son plus profond respect. Il leur affirme, d'autre part, que l'expression: être le dernier des MAG, n'a jamais passé, à ses yeux pour une injure.) Dénombrer leurs talents serait, ici, superflu. Tout le monde, au camp et au Stalag, en a pu constater les prodigieux effets. Qui ne sait, par expérience, que les MAG sont magiciens? Fournissez-leur du journal, ils vous rendront une statue, grandeur nature; des papiers de couleur, ils vous rendront un vitrail idoine à confondre votre rétine; du carton, des couvertures et des vieux sacs, ils vous planteront une exposition entière, comme à Paris (chefs-d'œuvre inclus). Et si vous désirez un catafalque, ils vous le livreront en un clin d'œil. Rien ne les embarrasse, rien ne les fait quinauds. Pour eux, point d'obstacles. Dans leurs mains, une matière n'est jamais qu'un point de départ, une substance riche de possibilités infinies, une source de métamorphoses mirobolantes. Inutile d'insister, de proclamer une adresse, une ingéniosité, une maîtrise que de hauts témoignages ont reconnus.

Ce que l'on ignore, au moins en « province », c'est la multiplicité de leurs dons et la diversité de leur génie. On les croit artistes, pas davantage. Quelle erreur! et quelle injustice! Les artistes, ceux qui exhibent des crinières léonines, des capes, des chapeaux à la Mistral et des pantalons de velours, sont des hurluberlus, des rêveurs, des personnalités mal lestés et mal rattachés à la terre: des chevaliers de chimères. Rien de semblable chez les MAG. Pas d'esthètes parmi eux; pas de ces raffinés qu'un discord précipite en pâmoison ou que rebute une basse besogne. D'abord ils sont fagotés comme des prisonniers authentiques; ils se promènent en bourgerons, en treillis et en sabots. Ce trait, à lui seul, les décrit. Il suffit de les apercevoir pour comprendre aussitôt qu'ils restent toujours en contact avec le concret, aussi vil, aussi malodorant et salissant et agressif qu'il lui plaise de se montrer. Aussi se révèlent-ils aptes, alternativement, à réjouir les yeux et à remplir les ventres. Peintres, modeleurs, sculpteurs; mais encore grands épilateurs devant l'Éternel, ils troquent, avec une aisance souveraine, l'ébauchoir contre le couteau, le burin contre la fourche, et grâce à leur souplesse, à leur versatilité, ne se troublent pas plus devant un bac de patates ou un cuveau de rutabagas qu'en face d'un chevalot ou d'un triptyque.

Surprenants, loufoques et magnifiques dans leurs fonctions publiques, les MAG ne déposent aucunement ces vertus lorsqu'ils rentrent dans le privé. C'est là, au contraire, que, dans une liberté digne de l'abbaye de Thélème, s'épanouit leur originalité et leur outrance et qu'ils mûrissent les plus caractéristiques de leurs fruits, les plus savoureux, les mieux parfumés. Tranchons: qui n'est pas admis en leur giron tapageur est condamné à ne pas les connaître sous leur vrai jour. Les premiers temps, on cherche sur quoi repose l'unité de l'équipe. Caractères et tempéraments diffèrent, ô combien! et ces différences suscitent des heurts, des coups de gueule, des brouilles, des piques, parfois des divorces. Il en est de bavards et de taciturnes, de pacifiques et de belliqueux, de subtils et... de moins subtils; les uns sont dotés de patience, les autres s'enflamment, claquent les portes, menacent et vitupèrent. Que de raisons, il est vrai, et de prétextes pour s'invectiver! Tel rapporte des fayots brûlés; tel autre glisse sournoisement dans le mortier qu'il offre en guise de pâtisserie un corsuscant tesson de bouteille, à rompre les mâchoires d'une bourrique, ou un dé à coudre dans la salade; un troisième, à l'aube, bouscule les tabourets, fourrage sous les lits, à grand fracas, en quête de ses godillots. Il ne faudrait pas cependant diagnostiquer, dans ces tensions internes, le signe d'une désagrégation prochaine. A peine attaqué, le groupe se resserre, se soude, se coagule, animé d'un seul vouloir, en dépit des sept têtes, et l'imprudent qui osait les affronter n'a qu'à déguerpir dare-dare, sous les huées, les croûtons, les épithètes diffamatoires, au besoin sous les brocs d'eau projetés d'une dextre superbe et vengeresse. Malgré les apparences, en effet, malgré la complexité des éléments, les MAG constituent une cellule unique, gouvernée par un « esprit » invisible, efficace, toutefois, à peine conscient, et qui surgit surtout quand il s'agit de s'opposer à l'étranger, au non-initié, à l'intrus. Cette invisible tendance à la différenciation systématique, cet esprit de corps et de clan, se traduit par un conformisme à rebours. Un MAG, en tant que MAG, est, de propos délibéré, mal embouché, tonitruant et pétaradant. Il rougirait d'observer les préceptes de la civilité puérile et honnête; ce n'est pas assez dire: il se fait une

régle et une gloire de les bafouer. Interpelle-t-il quelqu'un, c'est en des termes qui assomment et avec des airs de fier-à-bras. S'il a bien bu et bien mangé, il le prouve par des bruits qui, partout ailleurs, sont qualifiés de malsonnants. Bref, il se complait dans le scandale. C'est que par fidélité à la mémoire des rapins d'antan, héros des Quat'z'arts, il convient, avant tout, de pourfendre le Philistin, d'irriter et d'exaspérer le Bourgeois respectueux des bienséances, formaliste et pharisaïque. Et quelle satisfaction lorsque le Bourgeois, il en reste jusque dans les camps, le conformiste d'en face, atteste sa réprobation et son mépris par des mines dégoûtées et des regards furibonds! A ce moment-là, le MAG se dilate, exulte, triomphe: il a gagné, la Bête a frémi!...

Farceurs sans pitié et sans vergogne; experts en la fabrication du « canular »; mauvais plaisants forcenés; amoureux du désordre, redoutables et bénins; adverses aux bonnes manières et quoi encore? tels sont les MAG. Que si un lecteur, séduit par ce panégyrique, souhaite les rencontrer, en chair et en os, je lui conseille de se présenter un jour où bat son plein « une fête de l'eau ». En viendrait-il à conclure, après cette naumachie rituelle, que les MAG, par surcroît, sont de parfaits garnements, il ne se tromperait pas de beaucoup...

Pierre DUHARD.

## Rideau levé

(suite)

L'auteur, par un dialogue d'une rare qualité, avait mis en présence le bon oncle, assailli de souvenirs, et sa petite nièce, vertueuse mais sensible, deux êtres qui, malgré leurs générations différentes, se découvrent d'attirantes affinités. Entourée de Marie, la jeune Denise dont le rêve fragile se pose avec la dernière réplique, au bord d'un bol de lentilles pour prendre son plein essor quand se baisse le rideau, de Gras et de Finot, mère et fille austères, médisantes et étroites, deux silhouettes parfaitement réussies. Poullain, nuançant finement son délicat bavardage, a soutenu, par son talent, ce petit chef-d'œuvre d'un auteur dramatique doublé d'un poète.

D'autres noms me viennent à l'esprit... Voici André Pignet, le joyeux Tourlourou bleu horizon des tournées de l'Orchestre. C'est une figure pittoresque, luisante de bonne humeur, avec deux yeux mobiles, malicieux, et deux lèvres larges et rouges qui sertissent, en leur centre, une invariable cigarette à demi-consumée... Mais notre ami Pignet n'est pas seulement comique troupière: après « Bichon », « Topaze », et la « Belle Aventure », il a été dernièrement le baron Wurtz d'« Azais ». Présentée par la troupe aux Kommandos de Karlsruhe devant un auditoire qui n'a pas ménagé ses applaudissements, cette joyeuse comédie de G. Beer et L. Verneuil a rencontré au camp un excellent accueil. Je me rappelle parfaitement le succès qui a suivi sa création au Théâtre des Variétés: Max Dearly, André Lefaur, Pauley, Larquey, Blanche Montel, Marie Dubas... Jolie brochette, en vérité! Hélas! nous sommes bien petits, bien pauvres, en regard de cette éclatante distribution! Et pourtant, le succès nous a visités et récompensés des efforts que nous avons accomplis. Pignet a été, non pas une mauvaise imitation de son illustre devancier, mais un Baron qu'il a construit à sa taille, cocasse, drôle à souhait et tel, je crois, qu'il le sentait lui-même. A ses côtés nous avons retrouvé quelques figures bien connues.

Roger Gras, aux larges hanches, un gars solide qui joue indifféremment les mères tendres, les femmes mûres ou les bonnes mamans polissonnes. Il a été, dans « Azais », une baronne minaudière, au cœur tendre, digne réplique de son époux, et bien à l'aise dans ce rôle comique; Félix Debève, la belle-fille (notez l'importance du trait d'union), l'ingénue de la troupe, nous a donné, malgré un léger manque d'assurance dans le début, une Suzette gracieuse et élégante. Yvon Finot, qui a été dans « Duo » une Alice si parfaitement humaine en même temps qu'un partenaire intelligent et souple, avait, dans « Azais », un rôle bref mais comique dans lequel il a pu donner libre cours à sa pétillante fantaisie; sa composition de fausse contesse a été fort applaudie. Revenons côté hommes. Voici Daniel Pouchard, le jeune premier nerveux, cheveux noirs et voix chaude, famélique professeur sur qui va s'acharner une chance inouïe; nouveau Topaze, il s'est parfaitement tiré de cette difficile transformation. Et voici Luquin, le Tamise d'Azais; tout en le félicitant pour sa composition, nous pouvons déplorer que notre camarade Jullien ne porte à la ville la même barbiche qu'il caresse si amoureusement à la scène! Voilà l'équivoque Lagraulet... J'écris l'équivoque en ne pensant, bien entendu, qu'au personnage efféminé, gestes lascifs et voix pointue, de l'honorable vicomte de Langeais... Bonavia-Stomboli: « Toute la force éruptive d'un cratère. » De ce rôle de Directeur malchanceux, il a su tirer tout l'effet comique et s'est efforcé, travail délicat, de nous faire oublier cette première silhouette dans un second rôle, celui du Constantinovitch, vieillard lubrique, coléreux et crédule. Enfin André Vennin, le roi sympathique des utilités, a été,

(Fin page 17)



# KOMMANDO 8053

Sous la paternelle autorité de notre camarade Sirac, dit Bouboule, notre nouveau Groupe des Loisirs a repris son activité en vue de la saison d'hiver. Notre excellent ami Abel Maurice, nouveau directeur de notre troupe théâtrale « Les Tréteaux en K.G. » s'est mis aussitôt à l'œuvre et entreprit de nous présenter des spectacles dignes de la nouvelle troupe qu'il dirige. Aussi, le samedi 30 octobre, étions-nous conviés à assister à la représentation d'une pièce en 3 actes de R. Ferdinand, intitulée... « Chotard et Cie ». Pour un début, nos jeunes acteurs nous ont comblés ; et, sur notre magnifique scène de la Brauhaus-Keller, nous avons vu tour à tour évoluer avec aisance nos camarades Papot, Monin, Mercier, Berthier, Picot, Ferret et Aubry pour les rôles masculins, et nos sympathiques camarades Abel, Berquer et Firmin pour les rôles féminins.

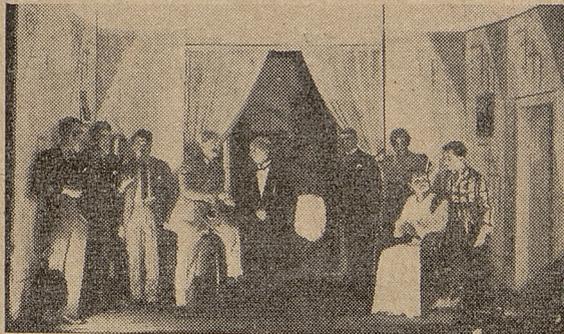
Que dire sur cette représentation ? La modestie de nos camarades dût-elle en souffrir, nous ne pouvons taire l'enthousiasme des 150 K.G. du Kommando !

Papot, qui tenait le rôle de Chotard, rôle principal de la pièce, a été éblouissant ; Monin dans le rôle de Julien Collinet, gendre de Chotard, nous a campé un artiste désabusé, incompris ; Picot, un sous-préfet rêveur, plein de bonhomie un tantinet poète ; Ferret a été un sympathique capitaine, amoureux malheureux de la belle Reine, fille de Chotard et femme de Julien ; Mercier, un Parpaillon poétailleur, bohème souvent sans scrupule ; Berthier, un businessman à la page, et Aubry, un sage médecin de campagne sans ambition.

Enfin, pour les rôles féminins, notre estimé camarade Abel a été une Reine Collinet pleine de charmes et de grâce, aimant l'argent et le flirt ; Berquer a personnifié une Madame Chotard, belle-mère de Julien, d'une manière admirable, vraiment l'on se croyait transporté chez nous, où la belle-mère a toujours... le beau rôle ! Firmin a été épantant dans le rôle d'Augustine, bonne des Chotard, s'adaptant à merveille aux diverses tribulations des ménages Chotard-Collinet.

Cette pièce a été parfaite à tous les points de vue, et nous tenons à féliciter tous nos camarades acteurs et à les remercier de nous avoir fait passer une agréable soirée, sans oublier ceux qui par leur travail obscur ont contribué pour une large part au succès de cette pièce, que nos amis Bouthet, Labaune, Bouchard, Pierre, Monin, Lechapelays, Ménard, Lemaire, Schiertz et Julian veuillent bien trouver ici tous nos remerciements.

Le dimanche 31 octobre, à 14 heures, la même pièce a été présentée aux camarades des Kommandos voisins, et c'est devant 450 K.G. environ que le rideau se leva. Par leurs applaudissements nourris, les spectateurs ont su montrer leur sympathie et leur joie, ce qui a été très sensible à nos « artistes » et les dédommage largement de leurs peines et de leurs efforts. De plus, cette matinée nous a permis de recevoir les camarades des Kommandos 8040/44 - 8048 - 8052 - 8056. Tous nos sincères remerciements à Monsieur le Lieutenant-Médecin Quénard, qui a bien voulu par sa présence rehausser l'éclat de cette réunion.



CHOTARD et Cie au Kdo 8053

La présentation du spectacle a été faite par notre ami Capelle, speaker de la troupe.

Les projets des « Tréteaux en K.G. » ?

Pour la Noël, une indiscretion nous apprend qu'ils travaillent activement à la réalisation d'un programme de choix :

« Le Luthier de Crémone », un acte en vers de François Coppée ;

« Le Jeu de l'Amour et du Hasard », trois actes de Mari-vaux.

Laissons donc nos camarades travailler en paix, laissons-les nager dans les délices de la fiction, pour brièvement vous dire ce qui a été fait dans d'autres domaines du Kommando.

Notre élégant Tournier Georges, dit Toutou, deux fois International de Rugby à 15, n'a pu résister à la tentation de former une équipe de fins footballeurs. Ses poulains n'ont pas encore remporté de grands succès, mais... il ne faut jamais désespérer ! Il est également l'animateur d'une équipe de volley-ball qui, nous l'espérons, fera sous peu parler d'elle.

D'autre part, nous possédons, comme tout bon Kommando qui se respecte, notre Champ de Courses. Et, tous les quinze jours, c'est pendant deux heures le temps des émotions fortes tant pour les propriétaires que pour les habitués du P.M.U. Notre sympathique Chudet Maurice, marmiton du Kommando, préside aux hautes destinées de la Société Hippique.

Chaque soir, vers 20 heures, dans le Kommando retentit ce cri : « La bibliothèque est ouverte ! » C'est notre camarade Julian Paul qui prend possession de son poste et, alors... c'est la ruée !

D'autres soirs, penchés sur leurs cahiers ou leurs livres, de nombreux camarades cherchent à s'instruire et à... emmagasiner le plus possible avant la rentrée. Un coin du Kommando, une voix de tonnerre, c'est notre ami Capelle qui, pour ne pas perdre l'habitude, continue à exercer ses talents d'instituteur ; souvent ses élèves ne sont pas dociles et il faut le voir les rabrouer, mais avec tout de même une pointe de malice. Il faut croire qu'il a le don de se faire comprendre, car sur 6 candidats présentés au C.E.P., 5 ont été reçus ! Beau résultat. Un autre coin, plus tranquille, 4 ou 5 camarades écoutent attentivement les explications de notre excellent ami Téchène René, dit « Cosinus », ce sont les mathématiciens ; passons sur la pointe des pieds, ils risquent de nous faire sécher avec un théorème, car ici l'on manie sans scrupules les A avec les B sans parvenir à trouver cet éternel inconnu l'X...

Il y a aussi au Kommando plusieurs camarades qui de temps en temps nous font des conférences ou des causeries sur des sujets divers. Merci à eux tous de bien vouloir nous faire profiter de leur savoir.

Enfin, notre dévoué Aumônier, M. Dalmières, s'occupe activement du Cercle Catholique.

En hiver, les soirées sont longues, nos heures de loisirs sont toutes occupées, le temps, cet interminable temps passe tout de même vite ; il faut peu pour meubler les soirées ; faites comme nous, camarades des autres Kommandos, laissez vos pensées moroses, votre cafard, occupez votre esprit de choses saines et conservez toujours la bonne humeur.

SERPIN, Homme de Confiance.



## CONTE DE NOEL

Premier prix de votre concours

**U**n choc brutal, après un grincement de roues dont il avait vaguement mais désagréablement subi l'impression, et Jean Daveyne s'éveilla du mi-sommeil qui, depuis quand? l'avait surpris dans ce coin du compartiment. Il se frotta les yeux, constata qu'il était seul et, du quai, une voix lui parvint, dure, hargneuse dans la nuit, mais dont la sonorité française lui parut un velours: « Aulnoye! ...Aulnoye!... » Alors la joie le submergea tout à coup... S'éveiller, non d'un rêve mais d'un cauchemar, reprendre la notion des réalités au timbre de cette voix banale mais combien émouvante pour le « proscrit » qu'il était; être à quelques heures de ressaisir son bonheur après tant de mois d'impuissant désespoir; pouvoir refermer ses bras avides sur ce bonheur, bientôt, tout à l'heure, en cette nuit de Noël, ce que dans ses rêves les plus fous il n'eût jamais espéré, c'était trop de joie en un coup, trop de joie, trop de joie! Et, machinalement, il se répétait ces mots: « Trop de joie! trop de joie! » au rythme du convoi qui avait repris sa course... Il rêva... se revit à un an de là: Noël aussi au « Kommando »; cette fête navrante de gaité factice. Il eut une pensée pour ceux qu'il avait laissés, puis d'un grand geste balaya tout cela; et, dans le même instant, il se reprocha de se sentir si loin d'eux, déjà. Oubliés? Non. Mais ce soir, et qui ne l'eût compris, il ne pouvait que s'abandonner tout entier à la vague de félicité qui le roulait dans sa douceur. Il s'y complut. Egoïstement... voluptueusement...

★

L'horloge de la gare marquait près de minuit quand il se retrouva seul sur la place. Peu de voyageurs étaient descendus avec lui, et les derniers, se hâtant dans l'air glacé, disparaissaient déjà au tournant de la rue. La lune éclatante riait au-dessus de la petite ville endormie dans ses draps de neige. Il reprit sa valise, fit quelques pas, tenta de s'orienter. Pourquoi aussi n'avait-il rien demandé? Une plaque indicatrice lui vint en aide: « Féraïn: 5 km ». Il marcha... Tout lui était inconnu et il éprouva une certaine allégresse à se dire que cette route, nouvelle pour lui, le conduisait vers son ancien bonheur, vers son nouveau bonheur plutôt, plus complet et plus cher, puisque marqué par la souffrance. Son bonheur! Sa petite fille, sa femme... Quelle force il lui avait fallu pour supporter cet exil, cet isolement volontaire, dans ce poste éloigné. Ses lettres laissaient bien percer quelquefois un peu de découragement aux heures grises où l'on voudrait pleurer; mais elle avait tenu, prise aussi et aidée par tout ce petit monde dont elle avait la charge: petites filles bavardes et tracassières souvent, certes, mais dont la turbulence meublait au moins son attente sans fin... Jean Daveyne marchait maintenant en pleine campagne. Le froid, sournoisement, mordillait ses oreilles. Sous ses pieds, la neige durcie crissait. Dans le ciel immense étincelaient les étoiles et la lune semait toujours devant les pas du libéré, son amicale clarté. Et c'était Noël! Tout le disait... Et, vers la petite maison inconnue quelqu'un allait, portant la joie... Et la tristesse reculait, reculait, devant tant de bonheur en marche... Très haut

dans le ciel, un bourdonnement d'avions vint rappeler à Jean, qui dans son exaltation l'avait oublié, que la guerre continuait à suspendre au-dessus des fragiles bonheurs humains, l'inférieure menace de ses engins de mort. Pour elle, Noël même n'était pas une trêve. Et une ombre s'étendit, qui lui fit paraître moins claire cette lumineuse nuit de neige. Alors, en lui, lancinante, l'angoisse qui, depuis deux ans, n'avait fait que grandir, de nouveau s'installa: Annie! Quatre ans! elle avait quatre ans! Bien sûr, elle l'avait reconnu à sa dernière permission: elle n'avait pas deux ans, mais l'absence, alors, n'avait été que de quatre mois. Un gouffre de deux longues années s'étendait entre eux à présent. Qu'allait-il être pour elle? Un étranger! Pire, un intrus! Comment s'y prendrait-il pour combler ce trou d'inconnu qui les séparait? Comment gagner sa tendresse, tout acquise à la maman, sans doute? D'autre part, l'instinctive jalousie de ce petit être si longtemps privé de papa, ne décèlerait-elle pas aussitôt en lui l'ennemi, celui qui n'était revenu que pour lui disputer, lui voler un peu de cet amour dont elle avait joui, jusque-là, sans partage? Au fur et à mesure qu'il avançait, le doute se précisait, serrait son cœur d'une lourde appréhension... Autour de lui, la campagne muette et blanche, mollement ondulait, se livrant tout entière au grand ciel indiscret.

★

Lorsque Jean atteignit les premières maisons de Féraïn, petit village de l'Avesnois, toutes ses craintes avaient disparu. Enfin, il touchait au but: plus rien ne comptait que la joie du retour... Il s'agissait maintenant de découvrir la maison. Voyons! une grille en bordure de la route, une pelouse... Dans sa tête chantait le passage de la lettre: « Il y a devant la maison, une pelouse où Annie pourra s'en donner à cœur joie... » Il sourit: une pelouse! Avec cette neige! Il avançait toujours. Comme tout était calme. Les maisons, sous leurs capuches, semblaient s'être accroupies les unes à côté des autres, pour avoir moins froid... Il pressa le pas: là-bas, n'était-ce pas ce qu'il cherchait: un mur bas surmonté d'une grille. De l'autre côté, dans un espace immaculé, précautionneusement, soulevant et secouant méthodiquement chaque patte, un long chat noir traversait la nappe vierge. Au fond, la maison, éclairée par la lune. Jean leva ses yeux et devina plus qu'il ne lut: « Ecole des Filles. » C'était là! Son cœur battit plus vite... Il poussa la grille, faisant fuir le matou, mais à la porte, au moment de frapper, son émotion fut telle qu'il dut un instant s'appuyer contre le mur. Il frappa... « Pourvu qu'elles ne s'effrayent pas », pensa-t-il. Ce ne fut pas long; presque aussitôt un pas résonna et une voix, sa voix enfin! dit: « C'est toi? », comme s'il avait été attendu; comme si par cette nuit de miracle, il ne pouvait pas être que l'ardent désir de l'épouse ne fût enfin exaucé. Quel vertige s'empara de lui qui fit que sans savoir comment il fut entre ses bras? Que sont les mots, les pauvres petits mots, en de tels instants? Eux, n'en trouvent pas. En est-il, d'ailleurs, qui puissent mieux exprimer que les battements de leurs cœurs réunis, toute l'allégresse, tout l'amour, toute

la tendresse qui sont en eux? Inoubliable Noël! qui sera l'ineffable souvenir de toute leur vie!... Jean, ébloui par la lumière subitement jaillie entre dans la cuisine chaude encore de la soirée, chaude surtout de la bonne intimité retrouvée. Il peut enfin contempler le visage adoré qui, là-bas, tant de fois s'est penché sur ses nuits solitaires. Comme il a changé, ce visage! comme il y découvre, ici et là, les traces de la souffrance y a gravées! mais aussi, comme il sent soudain, combien à cause de cela, il lui sera plus cher! Il baise avec ferveur ces yeux qui ont pleuré pour lui, ces lèvres qui l'ont appelé dans l'infinie détresse. Pauvre chérie! Aura-t-il jamais assez d'amour pour lui faire oublier tous ces tourments? Et les mots, maintenant, viennent, se pressent, timides encore, gauches, malhabiles et comme s'ils craignaient de rompre tout à coup l'enchantement de l'heure... Jean, à présent, comme un enfant, s'émerveille. Les meubles, témoins de son premier bonheur, sont là, dans un autre cadre, mais si accueillants à l'absent revenu! Il ne peut résister au plaisir de les toucher, de les caresser, d'en ouvrir les portes... Il sent bien que c'est un peu ridicule, mais c'est si bon de se retrouver chez soi, chez soi! après la triste vie nomade de ces années d'exil. Et soudain une question est sur ses lèvres: « Annie? » Toute son angoisse, il la crie dans ce nom. « Toi qui la connais, dis-moi, crois-tu, comme c'est difficile! crois-tu qu'elle m'aimera? J'ai si peur... » Mais elle, les yeux mouillés encore, sourit et dit: « Elle dort... Viens! ne faisons pas de bruit... »

\*

Dans la chambre où ils entrent, enlacés, la vue du grand lit met, dans sa chair, un frisson... Sur la table de nuit, la lampe de chevet doucement voilée, entre un minuscule arbre de Noël et une photographie: la sienne. Absent, il était là et, à cette pensée, il pressa plus tendrement la main qui le conduisit. Doucement, doucement, ils s'approchent du petit

lit rose où, blonde et rose aussi, paisible, Annie repose. Elle est fière, Elle! et lui, mon Dieu! qu'il est ému! Sur la blancheur de l'oreiller, au milieu de ses boucles éparées, la petite frimousse dont il a conservé en lui chaque détail, lui apparaît, dans la clarté diffuse, toujours la même et si différente pourtant. Est-ce bien là le bébé dont il aimait à évoquer les attitudes et les ébats et dont toutes les photographies successives n'ont pu chasser le précieux souvenir? Son cœur s'attendrit à l'idée qu'il est le papa d'une si grande fille! Déjà! Pour lui, qui n'a vécu que du passé, n'en est-il pas toujours aux temps heureux des premiers pas et des frais gazouillis!... Hélas! que de joies perdues! Il voudrait prendre dans ses bras son « bébé » retrouvé, le couvrir de baisers, mais la pensée de « l'étranger » qu'il est le retient. Non, il ne faut pas l'éveiller, l'effaroucher. Il lui faut réprimer, une fois encore, l'élan fougueux du cœur, impatient de chérir... Demain...

Annie dort... Son petit bras replié serre le gros ours pataud que lors d'une première permission il lui a apporté. Infortuné « nounours »! Il lui manque une oreille; il n'a plus qu'un œil de verre; une de ses pattes pend lamentable; pourtant comme il a l'air d'être aimé, lui!

Mais voilà que, soudain, Annie s'est agitée! Va-t-elle se réveiller? Il voudrait fuir, mais deux bras l'en empêchent... Dans son petit lit rose, Annie poursuit son rêve... ouvre un instant les yeux, les referme aussitôt, sourit dans son sommeil, et puis... distinctement murmure: « Papa... » L'ours sur la couverture, maintenant a roulé et, de son œil brillant, regarde le plafond...

Et Jean, la tête sur l'épaule de Celle qui a si bien entretenu son culte, laisse lentement couler des larmes de bonheur.

Paul DANIMONDE  
Kommando 8915.

## BIBLIOTHEQUE

Instruit par deux mois d'expérience, le Bibliothécaire croit opportun de fournir, au bénéfice surtout des Kommandos, quelques renseignements sur la marche du service et aussi de formuler quelques directives.

Il rappelle, d'abord, qu'il existe deux bibliothèques distinctives. La première, sise à l'intérieur du camp, comporte à son tour deux sections:

— une section « Romans » dont l'usage est réservé aux prisonniers qui séjournent ou passent au Stalag;

— une section de livres d'étude, connue sous le nom, d'ailleurs impropre, de « Bibliothèque scientifique »; elle est constituée par des ouvrages de valeur très diverse, depuis les humbles manuels de classe jusqu'aux épais traités et aux éditions critiques; y ont accès à la fois le camp et les Kommandos.

La deuxième, dénommée « Bibliothèque circulante » et située dans le « Vorlager », partie du camp où sont groupés les bureaux de l'administration allemande; elle forme un organisme indépendant.

Lorsque les Kommandos demandent des livres, il ne suffit donc pas de s'adresser à la « Lagerbücherei »; il faut encore préciser s'il s'agit de la « Bibliothèque circulante » ou de la « Bibliothèque scientifique », et les Hommes de Confiance sont priés d'inscrire, désormais, en tête de leurs lettres, ces mentions primordiales, avec le numéro du Kommando, accompagné, s'il y a lieu, de l'indice littéral (A, B, C, etc.) et du nom de la localité. Cette dernière recommandation semblera, peut-être, superflue; elle devrait l'être en effet; certains oublient cependant de donner ces références, qui s'étonnent, s'ils ne s'indignent, de ne pas recevoir de réponse.

Afin de faciliter les demandes, le Bibliothécaire eût aimé pouvoir doter chaque Kommando d'un catalogue exact et complet. Celui qui existe est périmé; les ouvrages nouvellement acquis n'y figurent pas; les anciens ont souvent changé de numéro, à la suite de reclassements; parfois, ils ont disparu. Mais il y a fort peu de chances que ce catalogue paraisse jamais et soit distribué. Les Kommandos devront donc, faute de mieux, s'aider de celui qu'ils possèdent déjà. S'ils n'y trouvent pas les ouvrages qui les intéressent, qu'ils prennent au moins la précaution d'indiquer, avec une précision suffisante, le sujet sur lequel ils souhaitent se documenter, afin de limiter, ici, les recherches.

A chaque envoi est joint un bordereau portant la liste des livres dont il se compose. Les Hommes de Confiance sont priés de vérifier cette liste à la réception et, si elle ne concorde pas avec le contenu du colis, de le signaler aussitôt à la Bibliothèque. Le bordereau doit être conservé et réexpédié avec les ouvrages. Lorsque le Kommando désire en recevoir d'autres, il lui est expressément recommandé de le faire savoir sur une feuille séparée et non plus, selon une fâcheuse habitude, au verso du bordereau. En l'absence de cette demande, le Bibliothécaire ne renouvellera pas les envois.

La durée du prêt est marquée sur le bordereau. Certains Kommandos, en trop grand nombre, tiennent cette indication pour une pure clause de style et conservent les

ouvrages bien au delà de la date prescrite. Il y en a même qui ne les renvoient pas ou qui les égareront; d'autres se servent au préalable. Grâce à ces méthodes où la kleptomane se joint à la négligence, la Bibliothèque peu à peu s'amenuise; mais il n'y a pas de raison pour que les Kommandos où l'on pratique la vertu royale d'exactitude, ni les camarades du camp, soient les victimes de ces procédés, et désormais, les Kommandos qui outrepasseront le délai alloué seront rappelés à l'ordre; quant à ceux qui ne rendront pas tous les ouvrages, sans exception, portés sur le bordereau, le service de la Bibliothèque leur sera supprimé! On ne voit pas pourquoi une minorité s'attribuerait le privilège de gêner tout le reste, ne fût-ce que par la force d'inertie; on admet encore moins qu'il convienne d'encourager, par le silence ou un libéralisme mal entendu, la manière désinvolte dont les amoralistes se procurent leurs livres, c'est-à-dire « par moyen de larcin subtilement fait ».

Pierre DUHARD.

## Message de Noël de l'Y. M. C. A.

*Nous nous faisons un plaisir de publier le Message adressé, à l'occasion de Noël, par l'Y.M.C.A. à tous les prisonniers de guerre.*

*Parmi les différentes Œuvres qui nous assistent et s'ingénient inlassablement et généreusement à adoucir notre condition, l'Y.M.C.A. se range au nombre des plus actives. Tous nos camarades ont, maintes fois déjà, éprouvé sa bienveillante sollicitude.*

*Puisque l'occasion nous en est offerte, nous sommes heureux de pouvoir exprimer aux dirigeants de l'Y.M.C.A. nos sentiments de profonde gratitude et de vive reconnaissance pour l'aide qu'ils ne cessent de nous apporter.*

\*

Genève, novembre 1943.

Au cours des siècles, Noël a été célébré comme une fête de joie, de délivrance et de lumière. Le monde d'aujourd'hui, qui connaît une indicible souffrance, qui est dominé par toutes les puissances de la haine et du mal et qui vit dans de profondes ténèbres, a besoin plus que jamais de comprendre la signification de Noël.

L'Aide aux Prisonniers de guerre des Unions chrétiennes de jeunes gens vous adresse ce message avec le ferme espoir que, malgré les si tristes circonstances dans lesquelles vous passez de nouveau cette fête, loin de vos familles et de vos amis, vous recevrez dans votre cœur un peu de la divine promesse aux hommes.

Veillez croire à notre très profonde et très sincère affection et à notre désir de continuer, dans la mesure de nos forces, à vous aider à supporter votre triste sort.

Henri JOHANNOT

Aide aux Prisonniers de Guerre  
des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens.

# Maternité

L'approche de Noël m'incite à rendre hommage à mon tour à la Femme Française, la vraie, celle qui attend la fin de la captivité avec autant d'impatience que nous, et souvent dans des conditions de vie assez pénibles, parfois plus, qui conserve néanmoins son élégance, sa grâce, son sourire qui est bien la forme la plus émouvante, la plus crâne, du courage français. En effet, la première nuit de Noël a vu la naissance de Dieu fait homme, et même ceux qui ne sont pas chrétiens doivent reconnaître que la consécration définitive de l'éminente dignité de la nature humaine date de là, ainsi que la lente transformation des mœurs, la profonde révolution (toujours à reprendre ou à faire dans de nombreux pays), qui, de la sorte d'esclave qu'était jadis la femme partout, en firent la compagne respectée, aux droits reconnus, au moins dans les mœurs sinon dans la législation des pays les plus imprégnés de christianisme, les plus réellement civilisés.

En faire une réplique exacte de l'homme, comme le voulait certain féminisme inconséquent, est une monstrueuse erreur, car la nature de la femme diffère de celle de l'homme, et le simple bon sens indique que les féministes doivent se fixer pour but le développement harmonieux de la personnalité de la femme, c'est-à-dire des qualités inhérentes à sa nature, et l'acquisition des dispositions sociales permettant cet épanouissement.

Nous allons voir que la science médicale moderne aboutit sur ce point à rejoindre la vieille tradition française qui faisait de la femme la reine du foyer. La femme est avant tout faite pour aimer, être aimée, fonder une famille ; ce n'est que par là qu'elle atteint son épanouissement complet, qu'elle satisfait aux exigences de sa nature tant physique que morale. J'insiste sur « épanouissement complet », car on reproche parfois aux mères de famille, d'être incapables de se cultiver, de s'abrutir entre le pot-au-feu et la lessive des langes ; il ne s'agit pas de transformer une femme en machine à faire des enfants ; au contraire, la maternité comporte un développement de toutes les qualités psychologiques, par la vie unie à celle de son mari et tous les enrichissements apportés par une telle union, par la part que la mère prend à l'éducation des enfants (quand elle n'assume pas seule cette charge comme les femmes de prisonniers à l'heure actuelle) et ce développement est tel que c'est certainement chez les pères et mères pleinement conscients de la grandeur de leur rôle, que la société tout entière trouve les éléments les plus solides, les plus entreprenants, les chefs sur qui s'appuyer.

Mais revenons à la médecine. Un vieil adage, tellement vieux qu'il finit par être un lieu commun éculé, dit : « Tota mulier in utero », simplification excessive. Mais si la nature féminine est trop complexe, trop riche pour être sous la tutelle exclusive de ce muscle, il est certain toutefois que les glandes sexuelles à sécrétion interne jouent un très grand rôle physiologique et psychologique aussi dans la vie féminine, conditionnant par leurs hormones les grandes transformations que sont la puberté, la ménopause et, entre les deux, le cycle menstruel avec ses variations physiologiques et ses répercussions anatomiques et même psychologiques. Il est bien évident que la nature n'a pas doté nos compagnes d'un mécanisme vital aussi complexe et qui a de tels prolongements sans un but précis. Je n'ai pas du tout l'intention d'écrire ici un traité de physiologie et de psychologie, mais de rappeler des vérités premières, parce que celles-ci sont souvent méconnues.

Dès l'enfance, la femme a un instinct maternel très développé ; à part quelques exceptions, ce sont en général les filles qui jouent à la poupée, répétant les mêmes gestes que fait leur mère avec le petit frère ou la petite sœur, et qu'elles feront plus tard à leur tour. Il s'agit là d'un véritable appel psychologique, traduisant donc une disposition essentielle, que renforcera plus tard, à partir de la puberté, le jeu complexe des hormones sexuelles, ovariennes et hypophysaires.

La femme, tout comme l'homme, n'est pas faite pour vivre seule, elle a besoin d'aimer, d'être aimée, de se donner. Il est classique d'opposer la « vieille fille » sèche et ratatinée, acariâtre, à la jeune mariée qui revient de voyage de noce, fleur épanouie, encore en bouton quelques semaines avant. C'est classique et aussi un peu simple, parce qu'il existe heureusement des « vieilles filles » qui restent jeunes, tout entières données à un idéal fort capable de les épanouir à lui seul ; de même il serait entièrement faux d'attribuer à l'union physique seule l'épanouissement de la femme mariée,

si cette union physique, par l'imprégnation hormonale masculine qu'elle entraîne, et par son action spécifique, provoque cette heureuse maturité, encore n'est-elle qu'une composante de l'union totale, corps et âmes, du mari et de la femme qui trouve dans le don total de tout son être et la tendresse dont elle est entourée et la force que lui apporte son mari, le bonheur dont elle a rêvé.

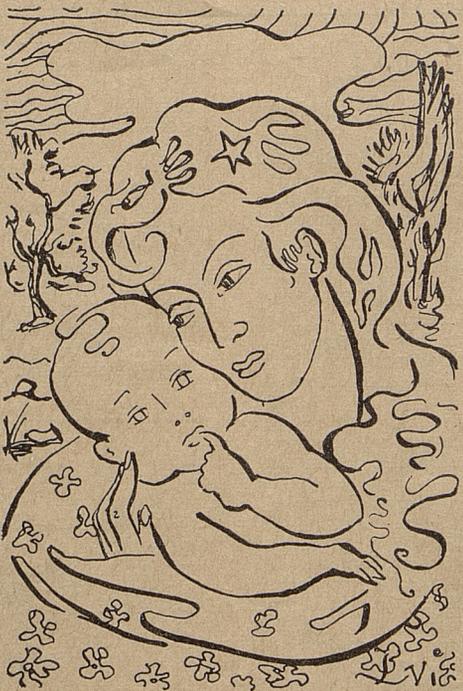
Enfin la maternité, chez une femme en bonne santé et normalement constituée, active, physiologiquement, anatomiquement, l'épanouissement commencé par le mariage, psychologiquement aussi de toute évidence, puisqu'est ainsi comblé cet appel qui retentissait déjà aux premières années de sa vie. Je m'arrêterai aux deux premiers points, parce que c'est sur eux que circulent le plus d'idées entièrement fausses.

On dit : la grossesse ruine la santé de la femme ; alors que seule la maternité est capable d'entraîner le développement complet, la maturité des organes génitaux féminins, et possède une heureuse action sur la santé générale de la femme par les mystérieux échanges hormonaux qu'elle provoque. Combien de femmes ne se portent jamais si bien qu'au cours de leur grossesse ou après leur première grossesse.

La grossesse enlaidit les femmes ; elle provoque certes une déformation passagère, mais suivie par la suite d'une beauté plus grande, même après plusieurs grossesses, à condition que la femme soit en bonne santé et cultive cette dernière. Témoins : simplement ces tableaux de maîtres anciens ou les sculptures, dont les auteurs prenaient souvent pour modèle leur propre femme, mère de plusieurs enfants.

Je ne parlerai pas de l'épanouissement psychologique, auquel j'ai déjà consacré quelques lignes : il est évident ; qu'on n'objecte pas non plus d'empêchement au développement intellectuel (autant que je sache, la maternité, pour ne citer qu'un nom, n'a pas empêché Mme Curie de découvrir le radium) ni de relégation de la femme dans la cuisine : il est des professions telles qu'infirmières qui, faisant précisément appel aux qualités propres à la femme, ne peuvent être remplies que par elles, et par ailleurs la captivité a obligé de nombreuses mères de famille à remplacer les hommes dans beaucoup de circonstances ; elles s'en tirent tout à leur honneur tout en ne demandant qu'à reprendre promptement leur place au foyer.

C'est précisément la pensée que ce Noël de captivité, le dernier, nous l'espérons, nous fait désirer avec plus de peine, de regrets, plus d'impatience, mais aussi de ferveur, le retour



auprès de celles que nous aimons, qui nous aiment et qui nous attendent peut nous amener à réfléchir, à penser à nos femmes, plus intensément que de coutume qui m'a amené à rappeler ces quelques notions. Parce que nos femmes nous aiment, sont à nous de toute l'attente anxieuse de ces longues années, se sont courageusement attachées à remplacer auprès des enfants, des familles, leur mari absent, au milieu de difficultés que nous avons peine à imaginer (que de fatigues pour arriver à améliorer un colis!... pour vivre!), je rends hommage à leur dignité, à leur courage, à leur amour que j'ai vus à l'œuvre avant de venir ici. En médecin, j'ai voulu montrer combien leur nature, toute orientée vers le don de soi, mérite et notre respect, et notre admiration, et notre amour, tout ce qu'elles attendent de nous et que nous devons leur apporter. Le docteur Jouandon évoquait l'an dernier les crèches et maternités à propos de Noël ; c'est aussi en pensant au merveilleux spectacle d'une maman tenant son

enfant nouveau-né dans ses bras, que j'ai rappelé les raisons pour lesquelles, aux yeux des médecins, ce spectacle a une signification profonde : celle de la vie qui naît avec toutes ses promesses qu'il dépend pour beaucoup de nous de ne pas faire mentir ; celle aussi de l'épanouissement complet de la femme ; celle de savoir combien de déboires pour la santé et le bonheur du couple sont ainsi évités, par cette acceptation joyeuse de la vie.

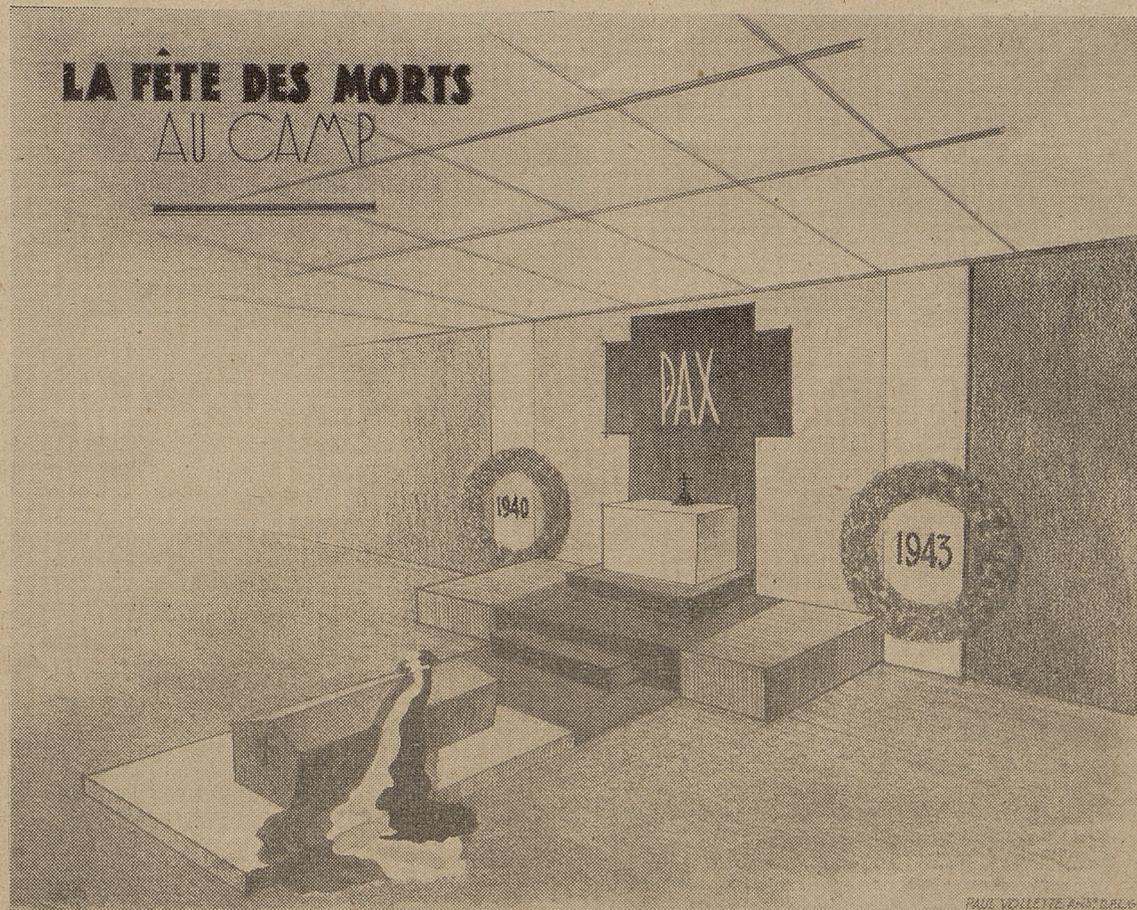
Noël, fête de l'intimité, fête de la famille, parce que fête de l'amour divin et de l'amour humain, ne sera pas entièrement triste pour nous, parce que nous voyons au-dessus de la crèche, l'image de celle qui est bien seule aussi, mais qui vibre du même espoir que nous, de nous revoir bientôt ; parce que son amour franchit les barbelés, parce qu'elle est notre force et qu'elle puise son courage à la pensée des enfants qu'elle a, témoins et dons de son amour, ou sourit à l'espoir du bébé qu'il sera si bon de protéger, enfin réunis. Dr FARGUES

#### Fin de l'article „RIDEAU LEVÉ“

par sa naturelle rondeur, un François bien stylé. Et pour terminer cet album que nous avons feuilleté ensemble, après avoir jeté à mes vieux amis les MAG un regard en coulisses, mais très affectueux, je ne veux pas manquer de citer les noms bien connus de Riou et Bertrand, coiffeur et costumier de la troupe, gens obscurs et dévoués à qui je consacrerai un article spécial dans un prochain numéro.

Noël... Une autre année s'annonce. Que dire que nous n'ayons déjà dit et redit ? Taisons-nous. Dans le silence de nos méditations profondes, du creux de notre cœur fatigué

de ne battre que pour des ombres, un chant doux et timide va s'élever, un chant que nous ne voulons pas, que nous ne pouvons pas oublier, la chanson du foyer... Notre foyer, notre famille... Puisse ce mot prestigieux, lourd de tous nos désirs, de toutes nos souffrances, mais clair de nos plus chers espoirs, nous courber sans effort, dans une pensée de commune allégresse, vers tous ceux que nous aimons. Puisse-t-il également, par une heureuse association d'images et d'idées, susciter, au sein de notre petite troupe un esprit toujours meilleur et l'amener à être ce que j'ai voulu toujours qu'elle soit : une grande famille ! Pierre BLANC.



Trois années de souffrances égrenées derrière les barbelés n'ont pu effacer de notre mémoire le souvenir de nos morts douloureux : vaillants camarades de régiment dont le sang a arrosé la terre de France pour nous la rendre plus chère, infortunés compagnons de captivité dont les humbles croix plantées dans les cimetières des villes et des villages d'Allemagne, témoigneront dans l'avenir que des centaines de milliers de Français ont souffert là.

Au soir du 2 novembre, à la cantine, dans le décor si sobre, mais combien évocateur, de notre ami P. Vollette, nous avons vécu des minutes émouvantes. « Les longs sanglots des violons » sous la direction de notre ami Della Greca et la lente majesté des chants funèbres exécutés par la chorale, la tenue impeccable de la garde autour du cénotaphe, la sonnerie « Aux Morts » après l'appel interminable des noms des 101 camarades des Kommandos « morts pour la France » en expiation de la défaite, tout cela contribue

à former une atmosphère de chaud recueillement dans lequel nous écoutons le mot poignant de notre Aumônier, Monsieur l'Abbé Jean Richefeu, qui dans une magnifique péroraison nous demande « de former autour de nos morts une chaîne d'amour pour leur rendre, au nom de la France tout entière, un hommage suprême, assurés d'une part que leur sacrifice, loin d'être inutile, obtiendra de la Providence divine le relèvement prochain et définitif de notre pays bien-aimé et d'autre part que leur souvenir, si nous faisons le serment d'y être fidèle, nous aidera à préserver de toute brisure les liens de l'indissoluble solidarité que la souffrance et l'épreuve ont tissés autour de nous.

Ainsi nous pourrions vraiment, « l'un tirant l'autre » selon le mot de Péguy, former la belle équipe de France et redonner à tous ceux du dedans et du dehors la foi en sa mission providentielle et en son glorieux destin ». G. T



## NOËL DE LUMIÈRE ET D'ESPERANCE

*« Je suis la lumière du monde,  
qui veut me suivre ne marche pas  
dans les ténèbres. »*

De tous les sujets où les artistes ont puisé l'inspiration de leur génie, il n'en est pas, je pense, qui les ait plus fréquemment tentés que la naissance de l'enfant Dieu. Diversement ils l'ont imaginée sur la toile, chacun avec son caractère personnel et suivant les modalités spirituelles et techniques de son époque ; les uns mettant l'accent davantage sur la donnée théologique et traditionnelle, les autres laissant plus de place à la fantaisie et à la sensibilité. Mais, chez les primitifs comme chez les peintres de la Renaissance, c'est toujours cet Enfant nouveau-né qui fait du morceau l'intérêt majeur, à tel point même que certains, comme Le Corrège par exemple, mettant au service d'une idée juste un audacieux procédé, font jaillir de la crèche la source lumineuse dont ils ont besoin pour faire reculer jusqu'aux arrière-plans l'obscurité de la nuit.

Et c'est ainsi que l'on peut voir l'Enfant Jésus projeter en éclats très vifs son intense lumière sur le visage de la Vierge Marie et sur les bergers qui, se hâtant d'accourir de la nuit extérieure, cherchent à garantir de leurs mains leurs yeux éblouis par une telle clarté.

Certes, on ne saurait se faire une plus juste idée de ce que fut pour le monde la naissance de ce Messie promis par les prophètes. L'Empire Romain même partageait, sans trop savoir, l'impatience du peuple juif quant à cet avènement mystérieux qui devait projeter sur la terre une nouvelle lumière et pacifier les cœurs. « C'est moi la lumière du monde », dira plus tard Jésus aux foules de Palestine qui, sans se lasser de l'entendre, proclameront que « jamais homme n'a parlé comme cet Homme ».

Et cette lumière sans ombre, il n'a cessé, pour qui sait voir, de la répandre avec profusion sur les dix-neuf siècles qui nous ont précédés ; ceux où elle a brillé avec le plus d'éclat ont été les plus prospères, et les hommes qui n'ont pas cherché à l'étouffer ont toujours vu se réaliser en eux la promesse qui leur fut faite en cette nuit bénie : « La Paix sur la terre pour les hommes de bonne volonté. »

On a dit successivement de Noël : c'est la fête de l'Espérance, la fête de la Paix, la fête de la Joie. C'est vrai. Noël c'est tout cela à la fois si elle est aussi et d'abord la fête de la lumière.

Sans lumière, en effet, c'en est fini à tout jamais de l'espérance, de la paix, de la joie et de la vie elle-même, car, dans notre vie faite de devenir et d'instabilité, il n'y a pas d'espérance sans étoile, de paix possible sans espoir, de joie profonde sans paix durable, et sans joie la vie n'est qu'un calvaire.

Voilà qui explique assez pourquoi ceux qui veulent ignorer la réalité historique et divine de la nuit de Noël prétendent célébrer la fête païenne du soleil renaissant et le début de la victoire de la lumière sur les longues nuits d'hiver.

Mais ce Noël-là n'a jamais rien changé, ni les événements ni les hommes, et la lumière du soleil, si douce soit-elle à nos regards et si nécessaire qu'elle soit à notre vie, ne suffit pourtant pas à nous apporter la joie, l'espérance et la paix.

« C'est moi la Lumière du monde », dit Jésus : la seule capable d'éclairer, jusque dans ses replis les plus secrets, votre chemin, le chemin qui conduit à la Vie : « Ego sum Lux, Via, Veritas et Vita », je suis tout à la fois la Lumière, le Chemin, la Vérité et la Vie ; celui-là trouve la lumière qui cherche en moi la vérité et qui me suit ne marche pas dans les ténèbres.

Autour de Jésus et à cause de lui, tout n'est que lumière en cette nuit de Noël. Tout à l'heure, les bergers, ces pauvres au cœur simple, les plus empressés, furent réveillés par sa clarté. Plus tard, les Mages, eux aussi, ces intellectuels d'alors qu'on ne saurait abuser avec la naïveté d'un conte, se laisseront guider depuis une contrée lointaine par un météore mystérieux jusqu'à cet Enfant, principe de toute lumière.

Aussi bien, pour tous, les pauvres et les riches, les savants comme les ignorants, pourvu qu'ils accourent avec empressement vers cette lumière qui leur vient de Dieu, les anges ont entonné leur joyeux cantique : « Gloire à Dieu dans le ciel et sur terre, la Paix à tous les hommes de bonne volonté. »

Mais tandis que partout règnent la confusion, la souffrance et la mort ; que les esprits, abusés, se refusent à la saine logique et que les cœurs, en proie à l'amertume, s'ouvrent de plus en plus à la haine criminelle...

La Patrie, vaincue, humiliée, occupée tout entière par le vainqueur, désespère de redonner à ses enfants séparés et désunis la foi en son destin, son chef est trahi sans cesse par ceux-là mêmes qui devraient l'aider, dans ses efforts à mettre entre Français plus de compréhension, de justice et d'amour. La bataille continue sur le sol de France, martelant ses côtes et ses ports, amoncelant dans nombre de ses villes les ruines et les cadavres, la mollesse ou la veulerie des préposés au ravitaillement laisse les trafiquants d'un marché criminel affamer les pauvres, les enfants et tous les sans-défense. Les prisonniers dont nous sommes, voient d'année en année s'estomper l'espoir d'une libération qu'ils avaient cru prochaine et qui, en les rendant à leurs familles, redonnerait au pays les hommes dont il a tant besoin.

Devant tant de souffrance dont l'accumulation rend la joie impossible, et malgré ces ténèbres qui obscurcissent, jusqu'à la rendre inféconde, toute existence française, devons-nous garder encore une lueur d'espérance ? Ou plutôt, n'avons-nous pas le droit, ajoutant la nôtre à toutes les faillites, de nous laisser, pour toujours, aller au pessimisme destructeur de toute vie et de toute société ?

Certes non, car au milieu de ce désarroi général, voilà que brille à nos yeux, plus éclatante que jamais, cette lumière de la crèche, lumière bienfaisante, source de joie et d'espérance, de paix et de justice, de bonté et d'amour. Dix-neuf siècles ne l'ont pas fait décroître, il suffit pour la voir de n'être point aveugle, et si elle exige de l'humaine raison un peu d'humilité, elle brille avec autant d'éclat pour l'intelligence la plus raffinée que pour la plus obtuse.

« Ce qui est crucial pour nous, chrétiens, dit Gustave Thibon dans son livre "Retour au réel", c'est de connaître le remède aux maux qui rongent le monde et de voir en même temps que les hommes ne veulent pas de ce remède. »

Pourquoi donc nous obstiner à fermer les yeux à si douce lumière ? Il est possible qu'au sortir de notre nuit profonde son éclat risque de nous aveugler et que nous soyons tentés d'abord, tout comme les bergers de la toile du Corrège, de chercher à nous en garantir, car rien ne lui résiste, pas même les arrière-plans les plus obscurs et les plus secrets de notre âme. Mais, si nous la laissons pénétrer jusqu'au fond de nous-mêmes, alors, doucement, nous sentirons à sa clarté s'éveiller en nous, pour grandir et s'épanouir, les nobles sentiments et les généreux désirs qui soulèvent tout homme docile à la grâce divine et l'élèvent, quelle que soit sa condition sociale, au-dessus de toutes les mesquineries, les bassesses et les alternances des joies et des souffrances humaines pour l'établir dans une paix inaltérable, fruit d'une conscience en repos.

Ce n'est pas tout, il nous faudra la réfléchir encore autour de nous : « On ne met pas la lumière sous le boisseau », nous dit Jésus, et encore : « Vous êtes la lumière du monde. » C'est donc à nous autres chrétiens, qu'il appartient de la faire triompher et d'entraîner dans son rayon tous ceux qui nous entourent. Si donc nos pensées, nos actions, notre vie tout entière apparaissent lumineuses, il faudra bien qu'on remonte au foyer qui les éclaire, c'est-à-dire à cet Enfant de la crèche, dont la pauvreté volontaire est un scandale et une leçon ; à cet Homme de trente ans dont la vie demeure un enseignement et l'exemple de toutes les vertus ; à ce Christ dont la mort est une magnifique et universelle Rédemption, à ce Roi des individus et des sociétés dont le programme social se résume dans l'amour et l'équité, à ce Dieu en un mot, en qui s'accordent la justice et la miséricorde et dont la rencontre ici-bas constitue la meilleure assurance de joie et de paix comme l'espérance la plus consolante d'un bonheur sans fin dans une permanente et éclatante vision.

\*

« Lux in tenebris lucet », oui c'est donc bien la lumière qui brille au milieu de nos ténèbres en ces jours de Noël, « et eam non comprehenderit », et pas plus que jamais les ténèbres ne réussiront à l'étouffer.

C'est à elle qu'il nous faut aller si nous voulons voir clair, et discerner dans cet obscur carrefour de nos misères présentes le chemin que nous devons prendre pour retrouver la joie, l'espérance et la paix.

Que tous les hommes de bonne volonté se rassemblent alors, comme autrefois les bergers, autour du Divin Enfant

et recueillent le message de paix et d'amour qu'il apporte à la terre. A sa lumière les esprits deviendront plus clairvoyants et les cœurs, réchauffés au foyer de son amour, s'ouvriront plus largement à la justice et à la charité.

Car, disait déjà Karl Adam : « aussi longtemps que la loi n'aura pas fait brûler l'esprit d'amour, aussi longtemps que nos groupements ne seront pas devenus de vrais centres d'amour, aussi longtemps que notre vie politique ne sera pas la chaude respiration de notre charité, aussi longtemps qu'un portefaix ou une balayeuse des rues ne sera pas pour nous un frère ou une sœur, il n'y aura pas d'espoir de véritable renouveau. »

Et s'il nous faut, en attendant de faire rayonner cette lumière dans les institutions de notre pays et de leur infuser le souffle généreux de la plus ardente charité, supporter encore un peu la souffrance de l'exil, l'Enfant de la crèche nous la rendra plus légère ou augmentera notre courage, car ses paroles sont toujours efficaces : « Venez à moi, vous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai. »

Et si par impossible l'orgueil ou l'amertume vous empêchait de répondre à son appel, pensez à celles qui vous attendent, pensez surtout à vos petits enfants, à tous les enfants de France, qui, oubliant leurs propres souffrances, viendront en cette nuit de Noël, dans la simplicité de leur cœur et avec tout l'amour qu'ils vous portent, supplier l'Enfant Dieu d'avancer l'heure de votre retour et de nous accorder enfin la Paix que nous appelons de tous nos désirs.

Ce Noël, le dernier de notre captivité, s'il plaît à Dieu, sera bien le plus beau, car auprès de l'Enfant Jésus nous aurons retrouvé la pleine lumière qui chasse les ténèbres les plus opaques et qui nous aura apporté la joie, la paix et l'espérance, l'espérance que bientôt, de nos malheurs présents, naîtra, si nous sommes de bonne volonté, un ordre nouveau qui nous permettra d'agir par la parole et par l'exemple dans une France transformée et que l'épreuve aura rendue encore plus féconde.

Noël, chantons Noël, Noël de captivité sans doute, mais un Noël de la plus éclatante lumière et de la plus douce espérance.

Abbé Jean RICHEFEU  
Aumônier du Stalag.

## Concours du meilleur conte de Noël

La rédaction de « ESPOIR » a voulu, à propos du « Concours du meilleur conte de Noël », que tout se passât suivant les règles. Pour départager les candidats, un jury a donc été formé. Il comprenait MM. R. Guérin dont la N.R.F. a publié deux romans ; P. Blanc, Directeur du Théâtre ; l'abbé J. Richefeu, Aumônier du Stalag ; R. Raffestin, Instituteur ; A. Laffont, J. Catherin, rédacteurs de « Espoir » ; P. Duhard, Agrégé de l'Université, à qui l'on avait confié la présidence.

Réuni, le lundi soir 15 novembre, autour de la table rituelle et d'un thé qui ne risquait pas d'oblitérer le jugement, le jury eut tôt fait d'achever sa tâche. Huit candidats en tout, et parmi ces huit, trois l'emportaient sans conteste.

Après une brève discussion, le premier prix fut attribué à P. DANIMONDE du Kommando 8915 ;

le deuxième prix à A. NOTTER, Homme de Confiance de l'Hôpital de Freiburg ;

le troisième prix à R. MARIE, au Camp.

Qu'ils reçoivent ici les félicitations qui leur sont dues.

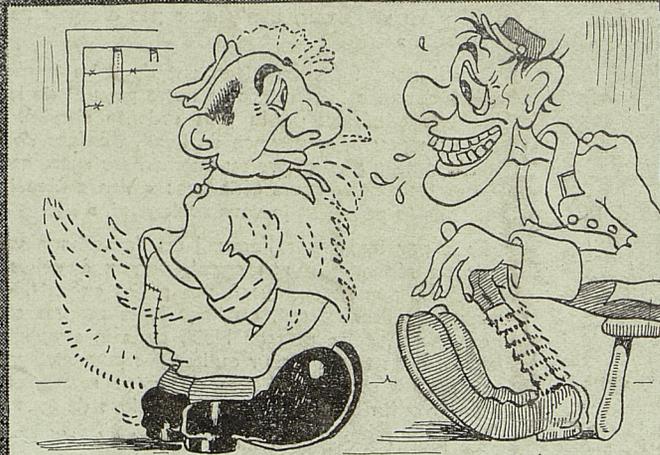
P. DUHARD  
Président du Jury.

N.d.l.R. — Nous tenons à signaler le beau geste de notre camarade A. Notter, qui nous a demandé de remettre le prix dont il était bénéficiaire, à notre Œuvre d'Assistance. Bel exemple de solidarité dont nous tenons à le féliciter.

*A ceux qui refusent aujourd'hui de  
donner quelque chose par Amour, tout sera  
peut-être emporté demain par la Haine.*

Maréchal PETAIN

# noël 1943.



PSYCHOSE DU RÉVEILLON (OU VISIONS).  
— A quoi penses-tu ?...



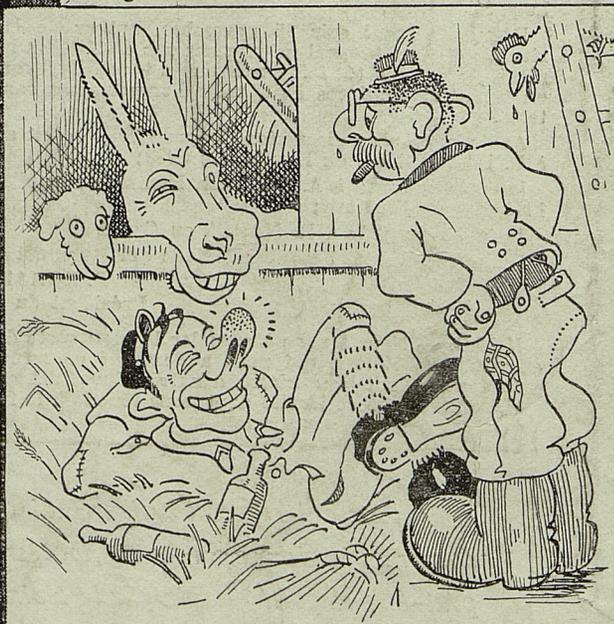
— Qu'est-ce que tu en dis ?...  
— Mon vieux, tu ne m'aurais pas dit que c'était toi, je croyais que c'était lui...



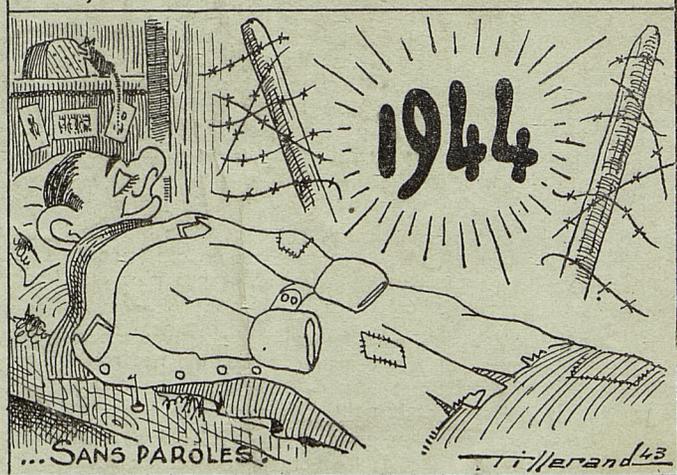
MATIN DE NOËL.  
— Tiens, à pareille heure, en 38,  
je sortais de chez Maxim's...



— Tu es sûr qu'il ne se doutera pas  
que nous sommes des adultes ?...



— Chut... j'suis le p'tit Jésus...



... SANS PAROLES.

... Tillierand 43

- A Marie-France -

# Priez petits enfants...

PAROLES DE  
MARCEL BOUDET

- CHANT DE NOËL -

MUSIQUE DE  
R. DELLA GRECA

The musical score is written for piano and voice. It consists of four systems of music. The first system begins with a treble and bass clef, a key signature of one sharp (F#), and a 2/4 time signature. The melody starts with a half note G4, followed by quarter notes A4, B4, and C5. The lyrics 'En ce soir de Noël, pe' are written below the notes. The second system continues the melody with quarter notes D5, E5, F#5, and G5. The lyrics 'tits enfants de France En ce soir impré-gné de cé-les-tes par-fums Pour' are written below. The third system features a 7<sup>me</sup> Strophe (7th Strophe) and continues with quarter notes G5, F#5, E5, and D5. The lyrics 'chanter le Mes-sie ex-al-ter sa nais-san-ce. U-nissez votre cœur à' are written below. The fourth system concludes with quarter notes C5, B4, and A4. The lyrics 'ceux des sé-ra-phins!' are written below. The score includes various musical notations such as dynamics (p), articulation (accents), and phrasing slurs.

Ajoutez votre amour aux trésors que les Mages,  
Guidés par une étoile, apportent d'Orient,  
Et votre foi naïve, aux modestes hommages  
Des bergers accourus, simples et confiants.

Priez, petits enfants, pour tous ceux dont le rêve  
Est de revoir bientôt vos minois éveillés  
Et d'aider vos mamans qui, sans repos ni trêve,  
Savent si bien guider vos pas émerveillés...

Priez, petits enfants, pour la douce Patrie  
Qui souffre dans sa chair et que nous chérissons  
Que l'Enfant-Dieu bénisse une terre meurtrie  
Où bien souvent pour Lui leva belle moisson...

Priez, petits enfants! Que votre âme innocente  
Offre à l'Enfant Jésus, en ce soir de Noël,  
La souffrance d'un peuple et sa prière ardente  
Pour que la Paix descende au nom de l'Eternel!

Priez, petits enfants, pour vos petites Mères  
Dont le regard bien tendre, en se penchant sur vous,  
S'embrume à certains jours de ces larmes amères  
Que séchent vos baisers attristés, mais si doux.

Priez, petits enfants, petits enfants de France!  
Chantez avec amour cette Nativité  
Qui dépose en nos cœurs la divine Espérance  
Et de l'aube nouvelle annonce la Clarté!

# UNE PAROLE POUR TOUS

## Encore Noël

*« Gloire à Dieu dans les cieux  
Très Haut; Paix sur la terre  
aux Hommes de bonne volonté. »*

Le charme, la magie du doux nom de Noël, où donc résident-ils, en quoi consistent-ils, en ce quatrième Noël que nous passons une fois de plus si loin de notre foyer, où nous attendent avec une fébrile impatience nos « tout petits »?... Là, bien sûr, l'atmosphère y serait bien chaude, la joie y serait pure... Là, avec tous nos bien-aimés, groupés comme autrefois autour du traditionnel sapin illuminé, nos cœurs tressailleraient d'allégresse dans la possession de cette joie.

Hélas, nous sommes loin de cette tiédeur caressante, et je sais combien en ce jour nos cœurs éprouvés et inquiets ont légitimement le droit de se poser cette question. Au reste, mes amis, se la poser, c'est l'occasion de recevoir de la part de Dieu le message qui changera notre inquiétude en joie.

Transportons-nous, par la pensée, à l'époque des origines. Après avoir abandonné Dieu, l'homme se sentant seul et malheureux dans les ténèbres, jette vers l'Infini sa plainte désespérée... Hélas, personne ne répond. Les cieux semblent rester insensibles et fermés à l'appel de l'homme qui s'est égaré. Sur la terre de Judée, privilégiée entre toutes, à cet appel humain, toujours le même, de la part de Dieu quelques voix répondent. En effet, çà et là, le voile semble être soulevé par les prophètes, il y a dans les cieux comme des déchirures, mais, dans leur ensemble, ici encore, les cieux restent fermés.

Soudain, les cieux s'ouvrent... Voici l'enfant divin qui descend jusqu'à nous. Par cette trouée lumineuse, l'Au-delà est pleinement révélé à jamais, car les cieux resteront éternellement ouverts... « Gloire à Dieu... Paix sur la terre », disent les anges. Et ce message restera vivant à travers les siècles.

Cependant en ce Noël 1943, on ne peut guère dire que le jour luit. Le monde est encore à son soir, le monde est dans la nuit. Une période de guerre, de troubles, comme celle que nous subissons, aboutit logiquement à multiplier les plaintes amères, les occasions de renier son idéal et sa foi, les manifestations et les murmures contre Dieu dont on voudrait nous faire suspecter l'Amour et la Puissance.

Le révolté contre Dieu déclare : « Les Noëls de tous les temps depuis le premier, n'ont rien changé sur la terre. Si Dieu existait, permettrait-il de telles infamies ? »

Ces plaintes amères, ces sanglants reproches, nous les entendons encore tous les jours, nous les ressentons comme des coups de cravache qui nous seraient jetés à la face. Si le monde n'a changé, si plus que jamais l'humanité souffre et meurt ! A qui la faute ?

Ce n'est pas à Dieu qui ne peut ignorer ces infamies du siècle, ces crimes des hommes. Il en souffre tellement que, pour les combattre, une fois de plus en ce Noël sa voix se fait entendre aux hommes de bonne volonté. Dieu qui a donné son Fils bien-aimé à ce monde perverti, qui a laissé se dresser la Croix de son Fils afin que quiconque croit soit sauvé, lance inlassablement aux hommes cet appel à la fraternité.

Oui, en ce jour, Dieu nous demande de nous associer à ce sacrifice, à cette lutte et à cette victoire. Car sa vengeance à Lui, il le proclame encore en ce Noël, c'est son Amour et son Pardon.

Seuls les hommes sont imputables des désordres de ce monde. Ce sont les hommes qui refusent d'entendre l'appel de Dieu, de se conformer à sa loi tout entière, et entre autres à ce commandement : « Tu ne tueras point » et de se repentir. Ce sont les hommes qui repoussent avec violence cet appel à la fraternité des peuples et qui, pour ne plus l'entendre, s'évertuent d'étouffer cette voix par le bruit du canon. Voilà, mes amis, la cause de nos misères ; c'est le refus de recevoir Jésus-Christ comme Sauveur et comme Maître de nos âmes.

Songeons maintenant aux libertés qui ont été accordées à l'homme, par Dieu, dans le seul but de lui permettre d'obéir, sans contrainte, aux ordres de sa conscience.

Dieu est bon, et il a jugé qu'il n'y avait rien de tel pour l'éducation d'un être humain que de lui donner une responsabilité. C'est ce qui forme la conscience et le cœur. Cette

liberté d'action, Dieu nous l'a donnée en créant le premier homme libre, mais il a le droit aussi de nous demander compte de ce que nous avons fait de cette liberté, car sachant « de quoi nous sommes faits » et comment « il a formé le cœur de chacun », il est aussi en droit d'attendre de nous que nous ayons confiance en son pouvoir infini, en ses ressources inépuisables, en sa sagesse suprême. Réfléchissons donc un instant : puisque l'homme est doté d'une conscience et d'une intelligence, n'est-ce pas aussi pour comprendre les voix mystérieuses de la justice divine qui domine toutes choses. La dignité de l'homme est de penser et d'essayer de voir clair dans ce qui lui apparaît trouble, incertain, obscur dans ces temps de détresse, et non de se révolter.

La souffrance, certes, est une redoutable tentation à laquelle beaucoup succombent, dans la mesure où elle les amène à la rébellion ou au désespoir, mais elle peut aussi contribuer au vrai bien du juste et de son salut. Ce que Dieu veut, en effet, ce n'est pas la souffrance en elle-même, elle n'est pas un but, mais un moyen dont il se sert pour nous faire monter plus haut vers la lumière et la sainteté. Par ailleurs, nous ne devons pas hésiter à avouer notre impuissance à pénétrer le mystère de certaines épreuves. Nous nous devons de les considérer comme des avertissements salutaires de la bonté de Dieu. Du moins en ce Noël de captivité, préférons à la vision du Dieu qui châtie, celle du père qui pardonne et aime et veut sauver par tous les moyens, même ceux que nos sentiments naturels voudraient éviter et repousser.

Jadis, Noël ! Noël ! fut un cri de joie. Il doit l'être encore aujourd'hui, malgré notre profonde détresse. Son charme, toujours le même, transfigure et éclaire en tous temps les cœurs.

Noël 1943 doit illuminer nos âmes. Il doit être un message de paix au monde entier.

Mais pour que ce Noël de guerre devienne une réalité de paix, il est nécessaire que tous les chrétiens, quelle que soit leur confession, s'unissent et fassent entendre leur voix en faveur de cette Paix que Dieu promet aux hommes de bonne volonté. Nous devons avoir, comme premier souci, de répandre autour de nous, un peu de cet Amour divin, d'adoucir, de consoler et fortifier ceux qui souffrent. En ce jour, aussi, gardons-nous d'oublier l'humble tableau des indescriptibles misères que sèment la haine et le mensonge qu'il nous faut arracher au monde pour qu'il vive.

Maintenant, mes amis, mes pensées s'en vont vers chacun de vous. Je sais combien votre cœur sera attaché à la vision d'antan, où il vous était donné de vivre l'ineffable bonheur de Noël près de vos êtres les plus chers. Vos yeux, comme les miens, auront peine à contenir les larmes qui y monteront à ce doux rappel. Votre regard percera la nuit pour découvrir au loin le délicieux tableau que formeront vos enfants et leur maman auprès de cet arbre illuminé où tant de fois vous avez apprécié la douceur du nid... O mon frère, que ce souvenir ne soit point pour toi tristesse et désillusion, mais sois de ceux dont la distance ne compte pas et que la tristesse unit.

Noël, alors, exercera son charme sur vos âmes et vous fera comprendre la grande loi de la souffrance rédemptrice, vécue si directement par Jésus, messagère de lumière, de paix et d'Amour.

Jérémie LERAT

Aumônier protestant du Stalag.

